11 AOUT 1951

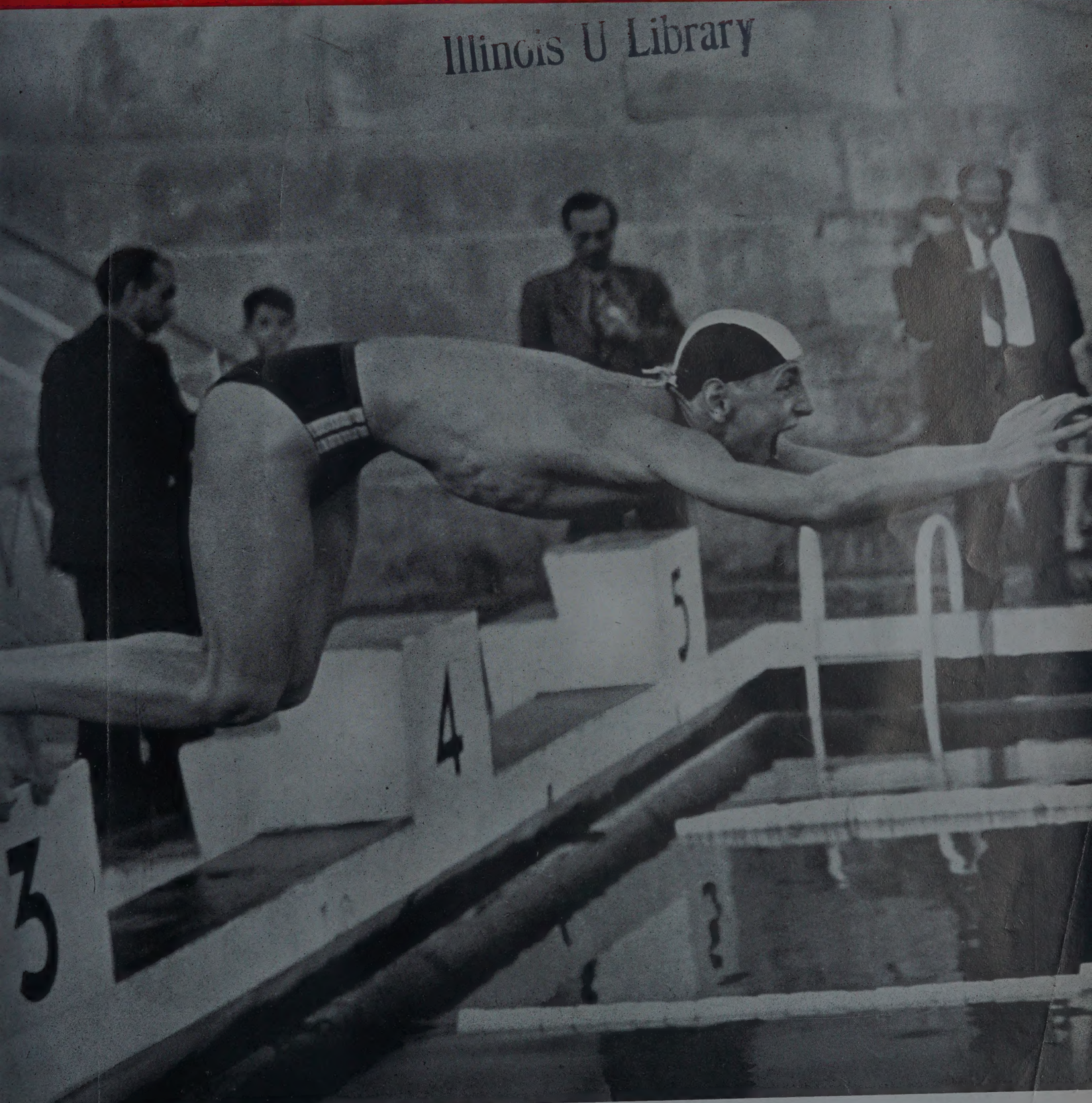
N° 304 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



LA FRANCE S'ADJUGE UN RECORD DU MONDE PARTICULIÈREMENT ENVIÉ

A Marseille, l'équipe française de natation, Bernardo, Blioch, Boiteux, Jany, entraînée par Alban Minville a battu le record du monde du 4×200 mètres, détenu depuis un an par le Japon, réalisant le temps de 8' 33'' contre 8' 40'' 6/10, précédent record, exploit qui a déchaîné l'enthousiasme de la foule.

Des MILLIERS ont réussi par l'Ecole A.B.C. dans l'ART d'ECRIRE

DEVENIR "ÉCRIVAIN"

est possible à tous ceux qui ont assez de volonté pour s'y préparer. Mais comment y parvenir ? Aujourd'hui il n'y a plus de place pour les médiocres. Celui qui veut réussir doit s'armer afin de mettre de son côté toutes les chances. Ecrire est un métier, un métier qui s'apprend.

ÊTRE PUBLIÉ :

Nous pouvons faire pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves, maintenant romanciers, journalistes, lauréats de prix littéraires, rédacteurs publicitaires...

VOUS POUVEZ ESPÉRER

Car il existe une méthode dont l'unique but est de vous donner une véritable formation professionnelle. Vous verrez votre personnalité s'affirmer, votre vocabulaire s'enrichir, votre style devenir l'expression exacte de votre pensée.

SAVOIR BIEN RÉDIGER ...

vous poussera devant les autres dans n'importe quelle occupation et augmentera de 50 % votre valeur personnelle.

LES BONS RÉDACTEURS SONT RARES

La secrétaire qui répond au courrier, le technicien qui rédige un rapport, l'homme d'affaires qui doit écrire des lettres convaincantes, le médecin qui prépare un mémoire, l'employé qui se présente dans une nouvelle maison ont besoin d'un style clair, précis.

ON VOUS JUGE SUR VOS ÉCRITS

Toute l'orientation d'une vie peut dépendre de quelques pages bien ou mal rédigées. Que de réussites dues à une simple lettre qui tranche sur la médiocrité des autres Mettez cette chance de votre côté et soyez à la hauteur de vous-même lorsque vous écrivez. Vous pouvez acquerir en très peu de temps cette maîtrise du style et cette facilité à rédiger.

NOUVELLE BROCHURE GRATUITE :

Notre brochure " L'Art d'Ecrire " vous apportera des informations inattendues et même une sorte de révélation ainsi que la réponse aux questions que vous pourriez vous poser tant sur votre avenir d'écrivain que sur la manière de posséder rapidement un bon style. Demandez-la aujourd'hui même en envoyant ou recopiant le coupon ci-dessous

ÉCOLE A.B.C. (RÉDACTION E 42)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

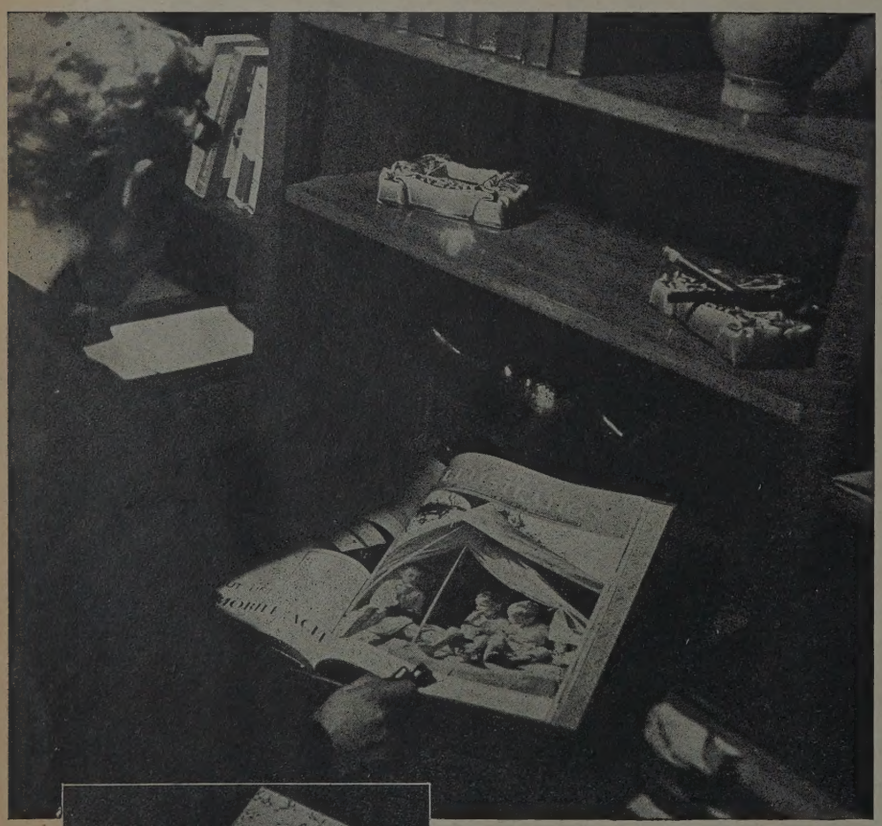
Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part. votre brochure " l'Art d'Ecrire " (Ci-joint 15 frs pour frais d'envoi).

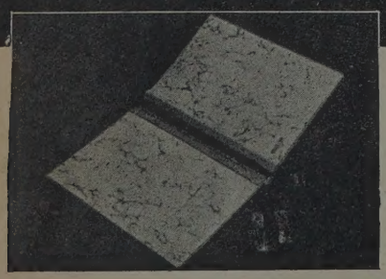
Nom .....

Adresse .....

Pour la Belgique : 18, r. du Méridien, Bruxelles

DISTRIBUÉ PAR S. E. I. C. A. M. : 8, PLACE VENDOME, PARIS-1er - OPÉ. 81-47 et 48.





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre	560 fr.
N° 8 : pour 1 semestre	580 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire	60 fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »

Un semestre	440 fr.
Clefs de montage	60 fr.

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE

SPECIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

Sur nos belles plages de France...
toujours bien accueilli !
BYRRH
BYRRH
SERVIR FRAIS
-FALCUCCI-
-51-

BYRRH

SOURIANT, PONCTUEL, DÉTENDU

ce monsieur "à la page"
arrive à New York à bord du Parisien.

Le Parisien, service de luxe Air France est l'avion le plus confortable de la flotte transatlantique Air France.

Hommes d'affaires, savants, artistes, aiment à s'y rencontrer au hasard des traversées. Profitez donc de votre prochain voyage à New York pour connaître l'ambiance du "Parisien". Dans une cabine spacieuse sont disposés de luxueux fauteuils couchettes, dans lesquels vous pourrez dormir, comme dans votre lit. Vous savourerez d'excellents repas au champagne. Vous serez certain d'arriver à l'heure, car sur la ligne Paris-New York, Air France est la régularité même.

le PARISIEN

quitte Paris tous les mardis à 21 heures

Service régulier direct tous les soirs avec fauteuils-couchettes.

AIR FRANCE

TTES AGENC. DE VOYAGES ET 119, CH.-ÉLYSÉES, BAL. 70-50 - 2, R. SCRIBE, OPÉ. 41-00

Bien que Marque nouvelle

FRIGÉROC

n'est pas né d'aujourd'hui!

Il a derrière lui
30 ans d'expérience en compresseur
15 ans d'expérience en armoire frigorifique
(compresseur PLANCHE)

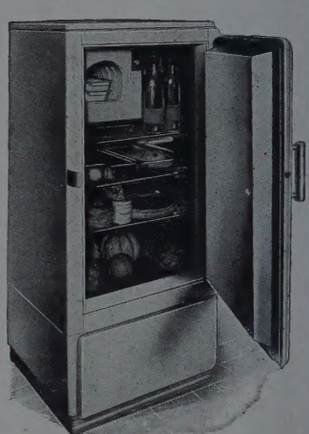
FRIGÉROC EST L'ARMOIRE IDÉALE

SIMPLE, ROBUSTE, SILENCIEUSE, DE BELLE PRÉSENTATION
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

150 litres de capacité
5 ans de garantie

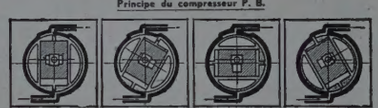
Au prix sans concurrence de **107.500 frs**

Comparativement aux appareils à absorption, la très faible consommation de FRIGÉROC à compresseur (5 fois moindre) rembourse en 3 ans le prix de l'armoire complète par les économies de courant réalisées.



Dépositaires, revendeurs demandés.
Société Anᵐᵉ des Compresseurs PLANCHE
Capital : 20.000.000 de fr.
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)
Téléphone 3-35

Principe du compresseur P. B.



7me ANNÉE — NUMÉRO 304 11 AOUT 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

DRAMES EN MONTAGNE

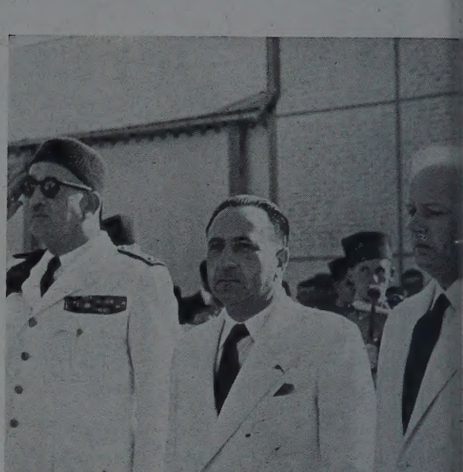
Si les alpinistes ont cette saison pu inscrire à leur actif de remarquables prouesses, ils ont vu aussi, hélas ! s'allonger la liste funèbre sur laquelle chaque année se gravent de nouveaux noms. La montagne est en effet un adversaire redoutable; les plus expérimentés peuvent y connaître de tragiques surprises. Et il y a aussi des imprudents qui présument trop de leurs forces et de leur entraînement. Les drames qui se sont succédé en plusieurs massifs des Alpes ont rappelé les périls de l'alpinisme et affirmé une fois de plus le dévouement souvent héroïque des sauveteurs. C'est ainsi qu'une Américaine, grièvement blessée lors d'une chute, ne dut son salut qu'à la prompte arrivée d'une caravane de secours, alors que le guide qui l'accompagnait, Otto Furrer, trouvait la mort dans l'accident.

ACTUALITÉS MONDIALES D

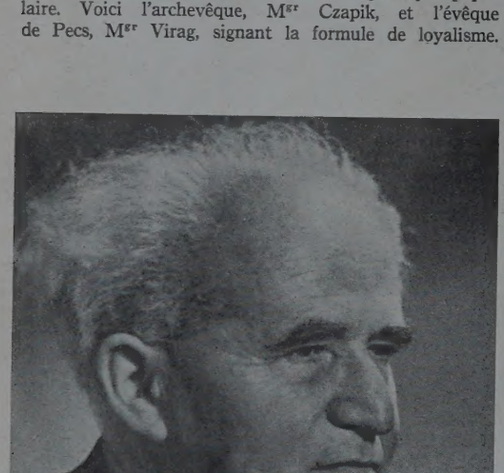
BUDAPEST. Les dignitaires catholiques de Hongrie ont prêté serment de fidélité à la République populaire. Voici l'archevêque, M^gr^ Czapik, et l'évêque de Pecs, M^gr^ Virag, signant la formule de loyalisme.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LONDRES. M. Morrison ayant défié la *Pravda* de publier un article signé de lui, le journal a relevé le défi et a inséré un message du ministre anglais déclarant que le peuple soviétique ne jouit pas des libertés fondamentales. La *Pravda* a longuement répliqué d'un ton acerbe que M. Morrison trompait ses lecteurs.



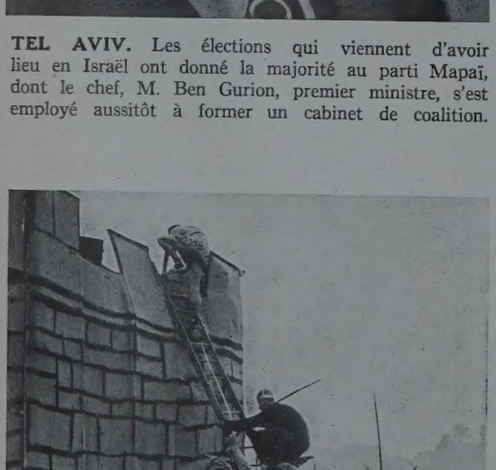
TUNIS. M. de Boissezon (au centre), qui é précédemment conseiller à l'ambassade de France p le Saint-Siège, a pris possession de ses nouvelles fo tions de délégué à la résidence générale de Fra



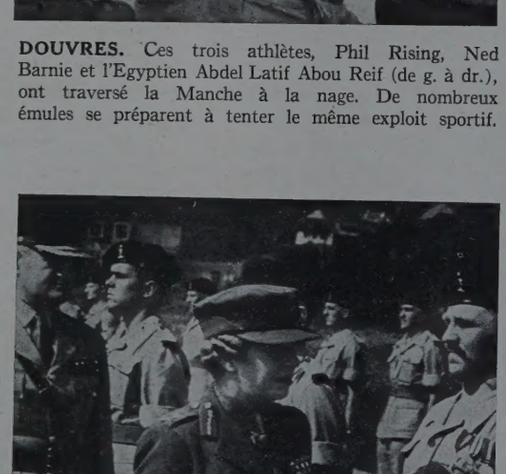
TEL AVIV. Les élections qui viennent d'avoir lieu en Israël ont donné la majorité au parti Mapaï, dont le chef, M. Ben Gurion, premier ministre, s'est employé aussitôt à former un cabinet de coalition.

DOUVRES. Ces trois athlètes, Phil Rising, Ned Barnie et l'Egyptien Abdel Latif Abou Reif (de g. à dr.), ont traversé la Manche à la nage. De nombreux émules se préparent à tenter le même exploit sportif.

LONDRES. D'importantes négociations diplomatiqu se poursuivent en vue d'inclure l'Espagne dans communauté occidentale. L'ambassadeur d'Espag M. Miguel Primo de Rivera, y prend une part activ



COETQUIDAN. Le « Triomphe » annuel de l'Ecole militaire de Saint-Cyr s'est déroulé au camp de Coëtquidan. La promotion « Garigliano » reconstitua pour cette fête plusieurs épisodes des guerres d'Italie.



VIENNE. Venus visiter la zone d'occupation britannique en Autriche, la princesse royale sœur du roi George VI et le maréchal sir William Slim passent en revue la garde d'honneur à l'aérodrome de Volden.

CANNES. Dans le décor enchanteur d'Eden-Ro l'archiduc et l'archiduchesse Otto de Habsbourg son venus passer de calmes et sportives vacances, partagée entre le bain et de longues promenades sous les pin

LA SEMAINE

PARIS. Après l'échec de M. Petsche, M. Pleven a été appelé pour dénouer la crise. Il est l'un des 296 députés qui ont signé un appel en faveur de l'école libre, qui fut la pierre d'achoppement des pourparlers.

PARIS. Des scouts de 48 nations sont rassemblés au jamboree de Bed-Ischl, en Autriche. Avec leurs camarades métropolitains sont partis ces Sénégalais emmenant pour orner leur tente des cornes d'antilope.

WASHINGTON. Le président Truman a choisi pour succéder à l'amiral Sherman, mort subitement, comme commandant en chef des forces navales l'amiral Fechteler, qui commandait la flotte de l'Atlantique.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Peut-on considérer comme en voie d'apaisement le sourd conflit qui, depuis des siècles, oppose le commun des hommes aux individus qui, dans les sciences, dans la pensée philosophique, dans les lettres et dans les arts, assument les responsabilités de la recherche aventureuse ? En dépit des apparences, des modes et de l'intervention d'une critique souvent adjuvante pour la recherche, je ne crois pas que le conflit s'apaise, ni même qu'il soit sagement envisagé dans la plupart des débats.

En ce qui concerne les sciences, la question est tranchée et le drame de Galilée ne saurait se reproduire. Le savant qui offre une proposition nouvelle, une théorie nouvelle est prié de produire, devant des sociétés compétentes, toutes les preuves sur lesquelles se fonde son opinion. Si ces preuves sont concluantes le monde savant s'incline et le public se hâte d'en faire autant. L'idée de recherche est non seulement admise par la multitude, mais elle est saluée, honorée. Le mot est inscrit au fronton même d'une grande institution, œuvre de la IIIe République.

En ce qui concerne la philosophie, il faut toujours un certain temps pour qu'intervienne une consécration publique, faite d'ailleurs d'une ignorance qui ressemble à la confiance. En ce qui touche les arts et les lettres, le différend subsiste. L'artiste, le poète n'ont qu'un moyen de retenir, sur leurs expériences, l'attention d'un public distrait et souvent mal instruit, c'est de plaire. Or, la recherche, dans les arts, va souvent contre le plaisir, contre les habitudes, contre les idées reçues et dévotieusement acceptées, oui, acceptées non par servilité, mais par discipline et modestie, dès l'école.

Je viens de prononcer le mot d'expérience et il me semble que ce mot peut apporter quelques lumières dans la querelle. Parmi les travaux présentés au jugement d'un cénacle d'abord, puis bientôt d'un public étendu, il faut distinguer les tentatives, d'une part, et, d'autre part, les œuvres véritables, celles dans lesquelles une pensée et une technique trouvent leur accomplissement. L'homme de la foule estime naturel, aujourd'hui, qu'un savant de laboratoire se livre à des expériences. Va-t-il dénier ce droit à l'artiste et au lettré, surtout si on lui répète que le droit d'expérimenter est un devoir, pour l'artiste comme pour le savant ?

La difficulté, ainsi reportée plus loin, ressuscite à partir du moment où il s'agit bien d'œuvres, présentées et défendues comme telles par leurs auteurs et par certaines équipes de la critique. Là encore, il n'est pas inutile, pour obtenir sinon l'apaisement du moins la tolérance, de faire certaines distinctions préalables.

Supposons un continent vierge qui se trouve soudain livré à la curiosité, aux entreprises, à la conquête d'une collectivité humaine. Certains des hommes de cette collectivité, poussés par leur nature, partiront en pionniers, la machette à la main. Ils exploreront les territoires jusque là inviolés et de cette prouesse ils tireront parfois une juste gloire. Derrière eux, viendront les bâtisseurs, ceux qui feront des lois et qui élèveront des palais et des cathédrales.

★

Il serait injuste, dans une si grande et si longue entreprise, et d'oublier l'explorateur ou de mépriser le constructeur. La vie des lettres et des arts est ainsi faite que les grands artistes, les grands écrivains ont été les uns des chercheurs et les autres des mainteneurs. Certains chercheurs sont devenus mainteneurs dans la suite de leur aventure. Mais la grandeur d'une civilisation exige qu'il y ait des chercheurs et des mainteneurs, comme on voit, dans l'armée, des éclaireurs à l'avant-garde et, plus tard, des édificateurs de forteresse. Honneur au parachutiste ! Mais ce n'est pas lui qui doit dessiner les routes et dresser les plans des villes.

On me demandera peut-être si ce que je viens de dire des arts et des lettres peut s'appliquer aussi à la politique. « Mais cela c'est une autre histoire ! »

LUCIEN BODARD

C'est dans son bureau du palais Norodom, à Saïgon, que le général de Lattre de Tassigny a bien voulu répondre à mes questions. Voici le texte intégral des déclarations du général :

Avant son départ d'Indochine le général de Lattre de Tassigny a bien voulu accorder à notre envoyé spécial, Lucien Bodard, l'interview que nous publions ci-après. Salué par le président du gouvernement vietnamien, le haut commissaire a gagné la France en avion afin de prendre dans la métropole quelques semaines de repos. Son départ à de peu coïncidé avec l'attentat qui a causé la mort du général Chanson, commissaire de la République au Sud-Viet-Nam, et de M. Thai-Lap-Thanh, gouverneur de la même région. Acte de terrorisme qui vient s'ajouter à bien d'autres et qui a coûté à la France la perte d'un chef que le général de Lattre, rappelant sa magnifique carrière de soldat et d'administrateur, a qualifié d' « admirable ». Ce crime — aussi bien que les préparatifs qu'on note çà et là — montre combien, malgré les sévères échecs subis par le Vietminh, nous devons être sur nos gardes.

Au cours de son séjour en France le général de Lattre de Tassigny doit avoir d'importants entretiens avec les membres du gouvernement. Dès son arrivée il a été reçu par M. Vincent Auriol et il a vu MM. Jules Moch et Letourneau. A son retour de Capvern, où il doit faire une cure, il aura de nouvelles conversations pour mettre au point les conditions du voyage qu'il doit effectuer au début de septembre à Washington, où il a été invité, comme on sait, à prendre part aux travaux du Comité des chefs d'état-major américains.

QUESTION N° 1

— Mon général, ai-je d'abord demandé, le Vietminh n'a-t-il pas, par rapport à ses précédentes offensives, modifié sa stratégie générale lors des batailles du Day ?

Le Vietminh a lancé ses divisions d'assaut selon son schéma classique. En tout, on peut estimer le gros des forces ennemies au Tonkin à la valeur de cent vingt bataillons, dont environ soixante, en permanence sur les pourtours du Delta ou même à l'intérieur, font surtout des besognes territoriales. Mais les soixante autres bataillons sont constitués en cinq divisions de choc qui portent les numéros suivants : division 304, division 308, division 312, division 316, division 320. Comme en janvier et en mars, ce sont elles qui ont été jetées, cette fois encore, à l'attaque, à la recherche d'une victoire positive. Le Vietminh n'a même pas varié dans sa stratégie. Comme dans le passé les deux meilleures divisions ont supporté l'effort principal, deux autres les appuyaient par des actions de diversion et la cinquième battait l'estrade pendant ce temps.

Cependant le point d'application de ces forces en chaque offensive variait. Il faut reconnaître aussi que constamment l'action ennemie s'est étendue en amplitude. Ainsi le front d'attaque n'était que de 20 kilomètres à Vinh-Yen. Il était passé à une cinquantaine de kilomètres lors de l'affaire du Dong-Trieu. Cette fois sur le Day l'entreprise nouvelle de Giap s'étendait sur 120 kilomètres. Par ailleurs, dans la préparation comme dans l'exécution le commandement vietminh a montré une vigueur et une intelligence croissantes. Ainsi, à chaque fois il a perfectionné sa manœuvre : à Vinh-Yen il lançait une attaque frontale brutale ; à Mao-Khe il s'efforçait, avant de se lancer dans la plaine, d'attirer nos forces dans une immense embuscade entre le massif du Dong-Trieu et les marécages du Song Da Bach, et ne livrait la bataille frontale que contraint par notre manœuvre. En mai le commandement ennemi avait recours à un jeu encore plus subtil et plus complexe. Il cherchait en effet à combiner ses actions frontales de rupture avec des manœuvres sur nos arrières. Dans ce but, dès les premiers jours de la bataille, et peut-être même avant le 29 mai, il avait infiltré en arrière de notre front, par petits paquets isolés, des éléments réguliers de la valeur de deux à trois bataillons.

En agissant ainsi d'ailleurs le Vietminh cherchait à répondre au mieux aux nécessités devant lesquelles il se trouvait placé. Son entreprise se présente comme un compromis entre des objectifs divers et complexes.

QUESTION N° 2

— Quels sont donc, mon général, les motifs qui ont déterminé le Vietminh à tenter cette nouvelle offensive ? Quels buts poursuivait-il ?

Ces motifs, comme je vous l'ai dit, sont nombreux. Il en est de permanents. Il est certain que par l'attaque le Vietminh cherche à tuer le plus de Français et, surtout, le plus de cadres possible. Il en est d'autres, par contre, imposés par les conditions du moment — il est certain, par exemple, que la date de la bataille a été choisie de manière à permettre à la propagande communiste d'influencer les élections françaises.

A vrai dire, une victoire dans le Delta était nécessaire au clan Ho Chi Minh à bien d'autres points de vue. Ainsi il lui fallait retrouver son prestige auprès des conseillers chinois. Au nombre de 4.000 ou 5.000, ceux-ci se plaignaient du manque d'efficacité relatif du Vietminh. Mais surtout il était essentiel pour le Vietminh de s'imposer de nouveau auprès de la population du Delta, et cela pour des raisons matérielles, essentielles : le riz, le recrutement, les renseignements.

D'abord le riz. Il est évident que l'ennemi a besoin du riz du Delta pour le ravitaillement de ses troupes. L'excédent de la récolte du Thanh-Hoa (Nord-Annam) suffit à peine à satisfaire aux besoins de la population de la zone Vietminh, malgré le rationnement auquel elle est astreinte. Car en plus de ses 150.000 soldats il y a 150.000 coolies complémentaires. Il faut donc trouver de quoi nourrir 300.000 bouches. Si l'on calcule qu'un soldat ou un coolie consomme 300 kilos de riz par an, le Vietminh a besoin chaque année, dans la région tonkinoise, d'un minimum de 90.000 tonnes. Il ne faut pas non plus oublier que le riz est la véritable monnaie du Vietminh, la seule qui ne se déprécie pas, celle avec laquelle il paie ses fournisseurs. Son budget, si je puis m'exprimer ainsi, s'élève à ce seul titre à 150.000 tonnes de riz. C'est donc un total de 240.000 tonnes qui lui est nécessaire. C'est pourquoi il a fait de la fourniture du riz une véritable prestation, un véritable impôt ; c'est ainsi que, d'après les ordres ennemis, chacun des 6 millions d'habitants du Delta doit donner 40 kilos. Ainsi l'objectif riz explique en partie le choix de l'époque et du terrain : le Vietminh a attaqué dans la région la plus productrice du Delta, et cela juste avant la récolte dite du cinquième mois. En effet, il ne suffit pas de fixer les impôts : il faut être là au bon moment pour les percevoir.

INTERVIEWE LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY :

CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA BATAILLE DU DAY

D'ailleurs il recherchait non seulement le riz, mais aussi les hommes — pour ses forces. C'est en effet dans le Delta qu'il recrute traditionnellement. Nous avons un document selon lequel le Vietminh fixait à 20.000 hommes l'effectif à lever en 1951 — et seulement pour trois provinces. Mais pour cela il lui fallait rétablir l'emprise qu'il exerçait sur la population avant nos opérations Méduse et Reptile. En somme, pour ses besoins en riz comme en recrutement le Vietminh ne pouvait se contenter seulement d'une bataille en lisière du Delta — il lui fallait aussi y pénétrer profondément.

Enfin, pour mettre toutes les chances de son côté, le Vietminh a choisi la zone d'attaque qui lui paraissait la plus propice — celle des évêchés de Phat-Diem et de Bui-Chu. Eloignée des grands centres du Delta, de communications difficiles pour les troupes françaises, elle n'était défendue que par les unités aux ordres des évêques. Les Vietminh avaient intérêt à agir rapidement contre les évêques, à monter contre eux une sorte d'expédition punitive — car le 17 avril ils s'étaient officiellement ralliés à S. M. Bao Daï. Par une opération politico-militaire ils espéraient ainsi les impressionner et impressionner l'ensemble des catholiques vietnamiens. Il s'agissait pour eux d'abord de châtier les évêques, et ensuite de se réconcilier avec eux.

Vous voyez la complexité des motifs vietminh.

QUESTION N° 3 — **Mon général, comment expliquez-vous, dans ces conditions, le plan de campagne que les Vietminh ont adopté ?**

Entre ces motifs et ces objectifs il y avait contradiction. Ainsi un succès de prestige exigeait une attaque frontale — mais il fallait en même temps ranimer la « résistance » intérieure du Delta par une injection de sang français ; il fallait que l'armée extérieure vînt au secours des forces internes décimées et désorganisées. Et le meilleur moyen pour cela n'était pas la bataille, mais l'infiltration.

Entre ces nécessités diverses il fallait faire un choix. C'est pourquoi il décida de monter toutes ses opérations à partir de ce qu'on appelle les Calcaires du Day, situés à proximité des rizières les plus riches, des provinces les plus peuplées de la zone des Evêchés. Ces montagnes lui offraient en outre une excellente base de départ. Dans le dédale de ces rocs fissurés il était pratiquement à l'abri de nos bombardements d'artillerie et d'aviation et de nos attaques d'infanterie. Il pouvait donc en toute sécurité y procéder aux concentrations indispensables.

De là donc le Vietminh était à même de lancer une puissante attaque frontale contre le dispositif français, comme il le fit à Ninh-Binh. Il le pouvait d'autant mieux qu'en cas d'échec les Calcaires offraient une excellente position de repli.

Mais si le choc contre Ninh-Binh représentait l'assaut de prestige, il en était autrement des attaques acharnées et répétées contre le poste de Yen Cu Ha : là il s'agissait de faire sauter une charnière essentielle sur la route des Evêchés, afin d'isoler complètement ceux-ci. Il est certain que si le poste de Yen Cu Ha était tombé, l'ennemi pouvait espérer s'emparer rapidement de Phat-Diem ; Yen Cu Ha était la condition de l'opération politico-militaire contre les catholiques.

Enfin, il y avait la bataille du riz. Cette bataille ne pouvait être une razzia. Il s'agissait au contraire de créer les conditions nécessaires à une lente hémorragie. Le Vietminh savait qu'il avait cinq mois devant lui pour assurer la sortie du grain récolté. Ainsi donc les bataillons infiltrés dans le Delta étaient bien là pour s'occuper du riz — mais à terme.

Après la défaite de Ninh-Binh, après la défaite de Yen Cu Ha le Vietminh, en une troisième tentative, essaya de combiner l'attaque frontale venue des Calcaires avec une manœuvre à revers des éléments infiltrés ; tel était le schéma de ce qu'il appelait déjà l'offensive de Chochai, qui devait lui permettre à la fois de prendre à revers notre front et de couper la route essentielle d'Hanoï à Phuly, la fameuse R. C. 1, et ainsi isoler tout le dispositif français sur le Day. Vous savez comment il s'est efforcé d'accumuler secrètement des forces dans la tache rouge de Thanh-Hoi, au nord-ouest de Phuly. Mais, avant qu'il pût mettre ses projets à exécution, nous contre-attaquions. En trois jours la tache de Thanh-Hoi était nettoyée, trois bataillons réguliers ennemis détruits et le plan adverse réduit à néant.

Ainsi dans cette bataille du Day — qui dura presque un mois — le Vietminh a échoué dans toutes ses entreprises. Nous avons infligé à l'ennemi des défaites infiniment plus graves qu'à Vinh-Yen ou à Dong-Trieu. Nos pertes se sont montées, hélas ! à 700 hommes — mais nous avons compté plus de 3.000 cadavres ennemis sur le terrain, et il est certain que le Vietminh a eu plus de 10.000 hommes hors de combat.

Le Vietminh attaquera-t-il encore dans les jours à venir ? Je ne peux vous le dire, mais tout est possible. Cependant, dans ce Delta où la plaine liquide a remplacé la rizière l'ennemi ne peut faire qu'une action limitée — d'autant plus qu'il ne dispose actuellement que d'une division et demie en état. Mais nous sommes sur nos gardes.

LUCIEN BODARD.

DE PASSAGE A PARIS, LE HAUT COMMISSAIRE DE FRANCE EN INDOCHINE S'ENTRETIENT AVEC M. LETOURNEAU, MINISTRE DES ETATS ASSOCIÉS.

DE LA TRANSFORMATION DE L'IRAN DÉPEND EN PARTIE L'AVENIR DE L'OCCIDENT

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

DEPUIS plusieurs semaines l'attention du monde se concentre sur les événements dont l'Iran est le théâtre. On connaît les phases traversées par le conflit né de la nationalisation des exploitations de la Compagnie anglo-iranienne des pétroles. Tout récemment, à la suite d'incidents multiples, la grande raffinerie d'Abadan fermait. Cependant les efforts du médiateur américain, M. Harriman, n'étaient pas demeurés vains. L'intransigeance de M. Mossadegh fléchissait quelque peu, et la Grande-Bretagne, reconnaissant le principe de la nationalisation, des conversations pouvaient être reprises. Une mission britannique, dirigée par M. Richard Stokes, partait pour Téhéran afin de mener des négociations assurément fort délicates.

Au moment où un tournant nouveau se dessinait dans l'évolution de ce conflit, qui peut être si périlleux pour la paix, nous avons demandé à notre collaborateur René Branellec (ci-contre), dont la signature est familière aux lecteurs de France-Illustration, *d'aller étudier sur place la situation. Spécialiste des problèmes du Moyen-Orient, René Branellec a déjà parcouru l'Iran à plusieurs reprises, acquérant une expérience des hommes et des choses de ce pays qui lui sera précieuse. Nous publions aujourd'hui le premier article qu'il nous envoie de Téhéran.*

La raffinerie d'Abadan s'assoupit. On serait tenté d'y voir un effet des 63° centigrades que l'on a enregistrés l'autre jour à l'ombre. En voiture le mieux est encore de lever les glaces pour ne pas être fouetté par le brasier extérieur. A Téhéran, situé à 1.200 mètres d'altitude, la chaleur est plus supportable ; mais la nuit est presque aussi chaude que la journée. Le répit qu'elle apporte est court et, dans les chambres, les ventilateurs brassent un air mou. On parle de l'hiver comme de l'arme la plus efficace de la Russie, j'ai l'impression que dans ses pourparlers interminables l'Iran utilise son été. Un excellent général, lui aussi.

Les arguments techniques ont certes leur valeur. Quand les experts de M. Harriman démontrent au docteur Mossadegh que sur les 1.200 pétroliers qui constituent la flotte mondiale 1.160 sont la propriété des diverses sociétés occidentales ; que sur les 40 « tankers » appartenant à des compagnies indépendantes 36 sont indisponibles du fait de contrats d'affrètement anciens ; qu'il en reste donc 4 pour évacuer la future production de la société nationale iranienne et qu'avec une rotation optimum cela représente l'expédition de 500.000 à 600.000 tonnes par an (contre 30 millions en 1950), il n'est pas douteux que ces chiffres ont une éloquence très grande. Mais il n'y a pas de certitude positive que l'Iran entende aujourd'hui ce langage.

Le départ soudain pour Londres de M. Harriman avec tous ses experts et de sir Francis Sheperd a produit une grande impression dans cette bourse aux nouvelles qu'est devenu l'hôtel Ritz, où se retrouvent envoyés spéciaux, journalistes du cru, policiers chargés de la surveillance des uns et des autres, personnalités politiques et des affaires ainsi que tous les auxiliaires indispensables. S'ils n'étaient pas rompus, les pourparlers arrivaient à une phase particulièrement épineuse.

En attendant la reprise individuelle s'exerce à Abadan avec un brio indiscutable. Les anecdotes ne manquent pas sur un tel sujet. On raconte par exemple qu'un ouvrier se présentant dernièrement au contrôle de sortie de l'usine appuya son vélo contre un arbuste qui, sous un poids insolite, fléchit. D'autres ouvriers voulurent relever la bicyclette tombée, celle-ci résistait vigoureusement. Les gardiens voisins s'en mêlèrent : les tubes du vélo avaient été remplis de mercure. Les Anglais de l'A. I. O. C. estiment que chaque jour il s'en va ainsi pour 20.000 livres sterling de matériel. Leur évaluation est sans doute pessimiste. Le fait cependant existe.

Sur la nécessité d'un accord prochain tout le monde ici est unanime. Je veux dire tous les observateurs. Le peuple, lui, ne veut voir qu'une lutte à gagner et il y mettrait n'importe quel prix. Le raisonnement n'a plus à ses yeux aucune valeur. Il est tout à coup disposé à mettre dans la balance sa misère sans espoir, sa religion, sa vie même. C'est la formule du tout ou rien. A supposer que le docteur Mossadegh veuille réellement terminer enfin ce conflit, dont on ne voulut d'abord reconnaître que l'aspect sordide, comment pourra-t-il le faire sans risquer d'être désavoué, dépassé, submergé par un mouvement qui n'est plus une juxtaposition d'appétits, mais une sorte de mystique nationale ?

Il s'agit de se comprendre : la mystique est perceptible dans les discours d'Ayatollah Kachain, des leaders nationalistes ou toudeh, elle est visible dans les manifestations comme celle du 15 juillet, au cours de laquelle des hommes comme des femmes ont non seulement bravé la mort, mais l'ont cherchée dans une frénésie de sacrifice. Une jeune fille s'est jetée sous un char. D'autres sont allés avec leurs bâtons à l'assaut des fusils...

Les appétits n'en sont pas pour autant disparus. Le docteur Mossadegh vit entouré d'ennemis. De quel secours lui seraient les sept députés membres de son parti si ses adversaires avaient la libre disposition de leur vote ? Les ombres des assassinés conseillent la stricte obéissance jusqu'aux élections de février prochain. Il faut se garder d'en déduire que les politiciens d'Iran, à part Mossadegh et son petit groupe, soient hostiles à la nationalisation des pétroles. Les modalités d'application de la loi surtout provoquent les divergences. C'est aussi, pour un certain nombre de députés, l'appréhension suscitée par les conséquences d'une réforme dont l'espèce d'irréalité économique actuelle est presque aussi redoutable que les suites politiques — lesquelles peuvent être immenses — c'est cette appréhension qui explique leurs réticences. Elle n'est pas sans fondements. Il est facile de parler à ce propos de compromissions. Et certes dans l'opposition virtuelle et massive à Mossadegh — qu'il rencontrera quelque jour devant lui — il ne manque pas de « chéquards ». Périodiquement on menace d'en dévoiler la liste. C'est avec cet autre auxiliaire qu'est le fanatique armé du revolver ou du poignard, le deuxième moyen de gouvernement. Il n'en reste pas moins que parmi les députés « tenus en laisse » il s'en trouve de parfaitement honnêtes qui sont loin de la position de « kamikaze » assumée par Mossadegh et engagent non seulement cet homme résolu mais l'ensemble de son pays sur une voie dangereuse.

On finira par admettre une vérité encore mal discernée : à savoir que bien au delà du problème économique du pétrole iranien, c'est le problème politique qui fait la gravité de cette affaire et la rend si difficile à dénouer.

On l'avait entrevu dès l'origine. Aujourd'hui toutefois il ne s'agit plus de prévisions, d'hypothèses aventurées, de calculs problématiques. Le docteur Mossadegh a ouvert la boîte de Pandore. Ce n'était pas l'or noir qu'elle recelait, mais la guerre civile presque à coup sûr.

Peut-être était-ce inévitable à la longue. La maladresse de certains dirigeants de l'A. I. O. C. n'a pas peu contribué à transformer une évolution en révolution. Refuser toute responsabilité sous le prétexte que n'importe quelles améliorations du contrat n'auraient rien changé au sort lamentable du peuple étant donné la corruption régnant dans les hautes sphères, c'est oublier la part que l'on a prise dans le développement de cette corruption. Quant aux améliorations elles-mêmes, on les a proposées tardivement et comme si l'on n'avait eu aucune connaissance de ce qui s'est passé dans le monde au cours des dix dernières années. Cette responsabilité britannique ne fait pas disparaître celle du docteur Mossadegh. Et surtout ni l'une ni l'autre ne peut plus expliquer à elle seule un phénomène de cristallisation politique qui, pour apparaître, n'attendait en réalité qu'un prétexte.

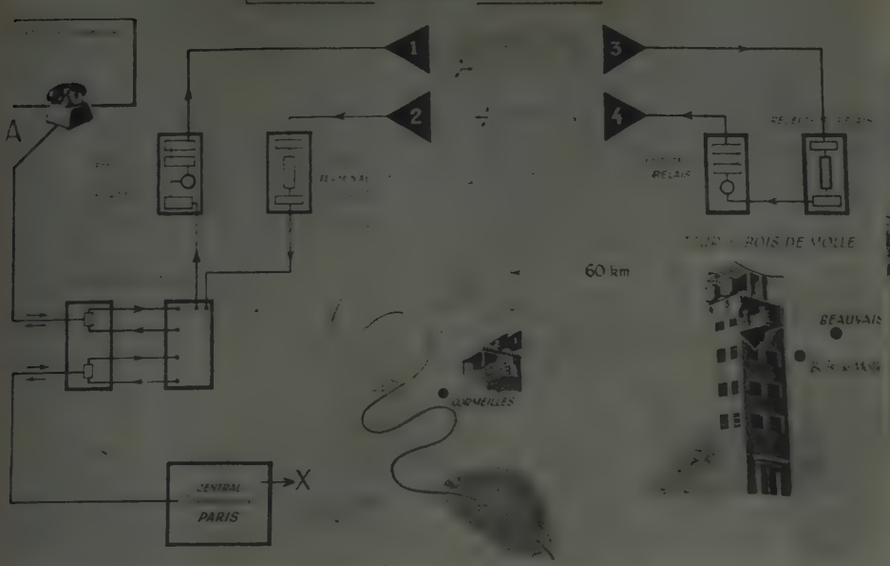
L'espèce de tétanisation politique qui handicape si lourdement le relèvement de l'Europe occidentale est provoquée par l'écart trop grand entre le niveau de vie de la masse et la production des biens matériels dont la possession justifie la civilisation « mécanique ». Au moins les populations ouvrières européennes ne sont-elles pas, face à l'organisation des régimes politiques qui les encadrent, devant un mur infranchissable. En dehors des arguments de la propagande elles peuvent comprendre qu'il existe des obstacles momentanés à leur promotion économique. Même si elles peuvent se plaindre d'inégalités dans la répartition des sacrifices, elles savent qu'elles disposent d'instruments syndicaux et politiques puissants qui aideront à la suppression des abus criards et à l'installation d'équilibres nouveaux.

En Iran, dire que cette certitude manque est insuffisant. La confrontation de la civilisation « mécanique » et d'une organisation de caractère féodal devient dramatique.

Elle l'est pour la population même du pays, qui se voit soudain acculée au fond d'une impasse. Avec des appétits irrépressibles, désormais, qui ne peuvent plus s'accommoder d'injustices aujourd'hui aveuglantes pour certains ; pour d'autres, invisibles encore ou mal perçues parce qu'ils continuent de participer d'un système acharné à se survivre ; mais douloureuses comme un mal interne dont on sait par instinct qu'il est implacable.

Elle l'est aussi pour l'Occident. Habitué depuis des siècles à l'immobilisme oriental, il avait fini par le concevoir comme un fait, comme une règle qu'il trouvait absurde, non dépourvue de grandeur, au reste, mais avec laquelle il n'avait que des rapports empruntés à l'archéologie. Or voici que les fourmis asiatiques veulent, d'un coup, passer de leur fourmilière aux immeubles ultra-modernes, au béton, au téléphone, à l'avion, aux autobus, aux grands carrosses nickelés américains. L'Occident se sent dérouté. Il a abandonné depuis trop longtemps son armature féodale. Il lui faut faire un colossal effort pour aider efficacement l'Orient à sa mue. Et empêcher que cette mue, qu'ont accomplie tout récemment les populations voisines du Nord, ne soit mieux comprise, ne reçoive un appui plus efficace des Soviétiques. De la forme que revêtira le nouveau régime qui se prépare ici dépendra en grande partie l'avenir de l'Occident.

En Iran se poursuit aujourd'hui le procès de l'Occident commencé en Extrême-Orient. Pour le gagner il lui faut d'urgence « raviver ses couleurs », comme le disait Giraudoux. Car si nous sommes toujours restés loin physiquement et moralement des Extrême-Orientaux, en revanche nos liens avec les gens du Moyen-Orient étaient nombreux. L'amitié qui nous unit à eux reste solide, réelle. Elle était un facteur de stabilité et de paix. Elle était le seul pont avec les habitants de l'Inde et d'au delà de l'Inde. Ne la laissons pas dépérir par inefficacité, par manque d'imagination et de courage.



LE PREMIER CABLE HERTZIEN D'EUROPE

480 COMMUNICATIONS TÉLÉPHONIQUES
UN PROGRAMME DE TÉLÉVISION

De gauche a droite : schéma de la première section du relais. — Poste nº 1 a Cormeilles. — Gros plan du klystron. — Tour du bois de Molle.

TRANSMIS SIMULTANÉMENT ENTRE PARIS ET LILLE

M. Charles Brune, ministre des P. T. T., a présenté officiellement, le 12 juillet dernier, la première section de l'artère hertzienne Paris-Lille, qui sera la première en Europe et, sans aucun doute, la plus importante de ce genre au monde.

Grâce à elle les Parisiens pourront bientôt obtenir « au bout du fil » un correspondant de Lille, voire de Belgique ou de Grande-Bretagne, en quelques secondes seulement, par l'intermédiaire d'une exploitation automatique à grande rapidité. La généralisation prévue du nouvel équipement doit permettre enfin une diffusion — tant attendue — des programmes de télévision à travers toute la France.

Dans quelques mois la station expérimentale de Cormeilles-en-Parisis cédera la place à l'émetteur Paris-Meudon, relayé 58 kilomètres plus au nord par la tour du bois de Molle, puis part celles de Belleuse (102 kilomètres), de l'Arbret (165 kilomètres), de **Bouvigny (189 kilomètres) et de Lille-Lesquin (225 kilomètres).**

Qu'appelle-t-on « câble » hertzien ? Essentiellement un moyen de transmission qui n'utilise aucun câble. On sait que les lignes téléphoniques aériennes du type primitif comportaient un certain nombre de conducteurs de cuivre de 3 millimètres de diamètre chacun, et qu'il fallait autant de fois deux fils que l'on voulait obtenir de communications téléphoniques simultanées. La liaison par câble souterrain à grande distance, avec amplification des signaux tous les 70 kilomètres environ dans des stations-relais, constituait le premier perfectionnement technique. Il fallait encore deux fils par communication, mais grâce aux amplificateurs le diamètre des conducteurs était ramené de 3 millimètres à 9/10 de millimètre, d'où une appréciable économie de cuivre.

De 1930 à 1940 on parvint à acheminer simultanément plusieurs communications sur un même conducteur : d'abord douze, puis vingt-quatre, pour deux fils seulement. On utilise alors la modulation simultanée d'un courant porteur pour plusieurs conversations téléphoniques.

Plus récemment est apparue la ligne *coaxiale*, composée de deux conducteurs concentriques, qui permet, moyennant des amplifications plus nombreuses — tous les 10 kilomètres — de placer sur une même ligne de six cents à neuf cents communications simultanées. On se souvient peut-être de l'inauguration, en juillet 1947, du câble coaxial souterrain Paris-Toulouse, qui apporta une amélioration considérable de la qualité des communications tout en permettant de réaliser d'importantes économies de ces matières premières rares que sont aujourd'hui le cuivre et le plomb.

Le « câble » hertzien abandonne définitivement tout conducteur métallique. Les signaux électriques sont lancés de colline en colline par des projecteurs et des récepteurs, à la façon de signaux lumineux. Le câble hertzien Paris-Lille utilisera quelques centaines de kilos de métal, alors qu'un câble coaxial de même importance nécessiterait 265 tonnes de cuivre et 920 tonnes de plomb ; un câble ordinaire, 1.500 tonnes de cuivre et 3.000 tonnes de plomb ; des lignes aériennes, 12.000 tonnes de cuivre et autant... de bois.

En fait, le principe du faisceau hertzien est assez semblable à celui du faisceau lumineux. Une source d'ondes électro-mécaniques vibrant à la cadence de quatre milliards de fois par seconde envoie de l'énergie sur un réflecteur qui la projette dans l'espace à travers une lentille. Le faisceau électromagnétique est obtenu à une très faible ouverture. Il est dirigé par orientation du projecteur sur un point éloigné, où miroir et lentille le reçoivent et le concentrent sur un foyer où un récepteur en recueille l'énergie. Les points de départ et d'arrivée doivent être en *visibilité optique* ; aussi le câble hertzien est-il constitué par un ensemble de sections jalonnées par des relais placés en des points élevés. La ligne Paris-Lille comportera cinq sections : Paris, 171 m. 5 d'altitude plus une tour de 60 mètres ; bois de Molle, 230 mètres plus 25 ; Belleuse, 192 mètres plus 45 ; Bouvigny, 189 m. 5 plus 25, et Lille, 55 m. 2 plus 35. Les distances parcourues entre ces différents points varient de 24 à 58 kilomètres. La faible longueur d'onde utilisée — 8 centimètres — et l'emploi d'un système spécial de transposition des vibrations vocales téléphoniques assurent le secret absolu des communications.

Le problème consiste à transformer les vibrations téléphoniques, qui sont de 300 à 4.000 par seconde, en vibrations de 4 milliards par seconde. Le phénomène de la modulation des courants porteurs a permis cette transposition. Les informations transmises font varier entre des limites déterminées le nombre de vibrations de l'onde électro-magnétique « porteuse ». C'est le phénomène dit « de modulation de fréquence ». Les courants téléphoniques qui modulent en fréquence l'onde porteuse de 4 milliards par seconde sont eux-mêmes assemblés au préalable par une première onde, en « modulation d'amplitude ». Ce sont donc ces deux modulations successives qui garantissent le secret des communications.

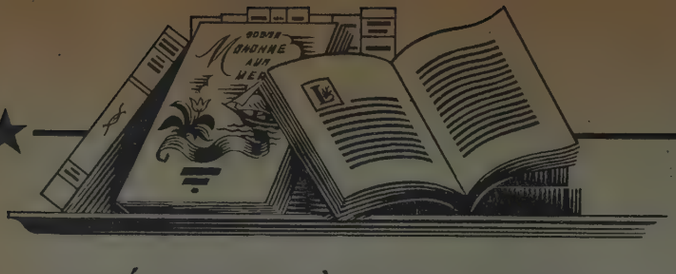
Les essais et la mise au point du nouveau mode de transmission téléphonique ont été effectués en une étroite collaboration par l'administration des P. T. T. et par les techniciens de l'industrie privée. La Compagnie générale de T. S. F., qui, la première au monde, avait réalisé en 1935 un radar de marine, fournit aux P. T. T. en 1948 laboratoires et techniciens. Les premiers essais d'équipement furent effectués en 1949 entre Paris et le bois de Molle. De nouvelles études ont permis depuis de spécifier industriellement les équipements du câble Paris-Lille.

A l'œil du profane les appareils essentiels fonctionnant actuellement à Cormeilles-en-Parisis et au bois de Molle apparaissent fort simples : un « *klystron* » *modulateur* qui permet aux signaux de télévision ou aux vibrations téléphoniques de moduler en fréquence l'onde porteuse de 4 milliards de périodes-seconde ; un amplificateur qui utilise dans l'espace l'échange d'énergie entre électrons et ondes ; enfin un projecteur d'ondes électromagnétiques. Ces trois éléments diffèrent par leur conception de tous les appareils existant et sont actuellement les premiers du monde. La mise au point du *klystron* a demandé notamment de nombreux mois de travail et de recherches pour obtenir une modification de qualité irréprochable. Le projecteur a une puissance de focalisation telle qu'à une distance de 60.000 mètres le faisceau a seulement 500 mètres de largeur.

L'ensemble hertzien Paris-Lille doit être terminé d'ici dix-huit mois — les crédits accordés ne permettent pas de faire mieux. Il procurera un minimum de sept cent vingt circuits téléphoniques de qualité identique à celle des circuits du câble coaxial Paris-Toulouse, avec toutefois une stabilité un peu plus grande encore en raison de l'utilisation de la modulation de fréquence. Un tiers, soit deux cent quarante de ces circuits, pourra être remplacé par un programme de télévision à huit cent dix-neuf lignes entre les deux villes. De plus, les tours de relais qui doivent un jour jalonner toute la France fourniront d'excellents « supports » pour un réseau complet de télévision utilisant des émetteurs de faible puissance.

Les habitants d'Afrique du Nord eux-mêmes peuvent espérer bénéficier — prochainement, dit-on en haut lieu — des mêmes communications rapides avec la métropole et des programmes de télévision réservés jusqu'à présent aux Parisiens et aux Lyonnais.

Pierre Claude.



LE LIVRE DU JOUR

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX.

RENÉ CHAR, POÈTE DE L'HONNEUR

A PEINE ai-je écrit ces mots que je crains qu'ils trahissent René Char. Ils ont trop d'éclat, ils ont l'air de claironner. Or Char est tout armé de pudeur virile, tout en défense contre la gloire du verbe, contre l'orgueil du style. Et s'il est profondément un homme d'honneur, c'est avec une rigueur intransigeante et une honnêteté farouche.

Nous sommes dans le temps des vacances. C'est-à-dire pour beaucoup — et cela est légitime — le temps de ne plus trop penser aux choses sérieuses. Que ceux-là laissent passer les lignes que voici. Mais si quelque lecteur dispose d'une soirée vide ou d'une journée maussade pour méditer un peu, s'il a le goût alors de rencontrer un homme, tout simplement un homme qui cultive exemplairement la valeur et la dignité de l'homme, alors, que celui-là ouvre un livre de René Char. Il apprendra à connaître un poète qui est peut-être le premier moraliste de notre temps.

Non pas un moraliste à l'ancienne mode, qui cisèle l'aphorisme et fignole la maxime. Mais un poète qui, vivant la vie en créateur, s'efforce d'en cristalliser la vertu dans tous les mots qu'il prononce. Parce que ce cristal est dur, René Char a la réputation d'être un poète difficile. A l'égard de ce qu'il écrit, il s'ensuit que l'amande aussi est dure à casser quand c'est lui qui nous l'offre. Encore certains de ses livres sont-ils plus accessibles et, dès que le lecteur y est entré, ils lui communiquent intensément leur force et leur chaleur. Et puis, si l'on prend conscience qu'une certaine lucidité, une certaine vigilance s'imposent aujourd'hui à qui ne veut pas être prisonnier d'un monde inhumain, Char apparaît bientôt comme un guide à qui l'on ne cesse plus de recourir dès l'instant qu'on l'a connu.

Cette volonté de pratiquer une vie d'homme qui domine les égarements et les impostures de l'humanité en ce temps-ci, je la vois inspirer les deux ouvrages de René Char que je mets au sommet de son œuvre à l'heure actuelle. Le premier, *Feuillets d'Hypnos* (Gallimard), date de quelques années. L'avertissement rédigé par l'auteur était ainsi formulé : « Ces notes marquent la résistance d'un humanisme conscient de ses devoirs, discret sur ses vertus, désirant réserver l'inaccessible champ libre à la fantaisie de ses soleils, et décidé à payer le prix pour cela. » Voilà qui sonne du même ton que la déclaration préliminaire au livre le plus récent que le poète ait publié, *A une sérénité crispée* (Gallimard). Cette déclaration nous dit ceci : « Nous sommes, ce jour, plus près du sinistre que le tocsin lui-même, c'est pourquoi il est grand temps de nous composer une santé du malheur. Dût-elle avoir l'apparence de l'arrogance du miracle. »

Ces deux citations suffisent déjà, je pense, à faire apprécier la valeur d'une phrase de Char : cette phrase au grain serré comme celui du marbre. Il ne s'y trouve pas un mot qui ne tienne à plein l'espace qu'il occupe. Je voudrais, en tournant avec vous quelques pages de *A une sérénité crispée*, faire étinceler sous vos yeux quelques-unes de ces pensées où la langue la plus pure semble avoir fixé le dernier état d'une éternelle sagesse.

Avez-vous songé quelquefois, par exemple, à la vanité lassante des petites choses dont notre vie est encombrée ? Si bien que les plus grandes risquent d'en souffrir. Eh bien, voici comment René Char dit cela d'un trait :

L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. Cycle bas.

Sur un autre sujet : que le monde des questions et des réponses, des discussions et des raisonnements est étranger et même hostile à la vie d'où monte le chant d'une vérité humaine... Ce que je dis là est bien compliqué... Ecoutez Char :

Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions.

Ce qui éclate à une autre page, c'est l'énergie créatrice, méfiante du tout fait et de l'immobile :

Les vrais, les purs bâtisseurs haïssent la léthargie des forteresses.

Je me retiens d'épiloguer, mais il y aurait souvent beaucoup à apprendre par l'analyse d'une phrase de Char. Dans celle que je viens de citer voyez la vive et concise opposition que nous présente la structure même de l'aphorisme : d'une part le mot *vrai*, lancé d'abord, comme s'il nous était jeté à la tête, avec toute la force de sa brièveté ; et, d'autre part, traînant à la fin son poids inquiétant, le mot de *forteresse* (aggravé du mot *léthargie*) pour représenter ce qui prétend à la force avec une puissance mensongère, à la vigilance avec une fatalité de sommeil. Je glane encore cette proposition riche d'espérance, de jeunesse, de confiance au destin :

J'aime l'homme incertain de ses fins comme l'est, en avril, l'arbre fruitier.

Et je finirai par une ligne où j'entends résonner l'un des cris les plus fiers que l'homme mortel ait jamais lancé en défi à la mort. Vous savez quelles ignobles boulettes le scarabée roule dans ses pattes, et comment il est devenu par là le symbole de la vie qui s'immortalise en se nourrissant de la corruption même de la vie. Maintenant lisez et méditez :

Salut, poussière mienne, salut d'avance, joyeuse, devant les pattes du scarabée.

La brièveté foudroyante de René Char relaie ici en l'un de ses traits célèbres l'éloquence de Saint-Just.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

MONTHERLANT ROMAIN

SI l'on en croit J.-N. Faure-Biguet, qui fut avec Jacques Porel et Jacques Feydeau — entre autres — le condisciple de Montherlant à Janson (en classe de sixième), l'amour de la « romanité » vint à l'auteur des *Olympiques* d'une lecture de *Quo Vadis*. Révélation véritable, beaucoup plus qu'influence : à neuf ans Montherlant écrit avec son camarade *Pro una terra*, qui n'est que la transposition du roman de Sienkiewickz ; plus tard il empruntera à ce même roman des phrases entières qu'il appellera ses phrases fétiches. Mais Faure-Biguet va plus loin : le choc explique tout l'homme. « L'amour des Romains pour le jeu des gladiateurs, écrit-il, ce sera l'amour des corridas ; Pétrone, ce sera la collection qu'il fait de marbres grecs... Néron, la facilité à être de plain-pied avec le monstrueux. » *Les Jeunes Filles* elles-mêmes s'éclairent par la première page de *Quo Vadis* : « Le lendemain de ce festin où Pétrone avait discuté avec Lucain, Néron et Sénèque la question de savoir si la femme possède une âme... » C'est l'époque (1906) où pleuvent les *ave* et les *vale*, où l'appellation traditionnelle s'instaure pour désigner son ami : « Forum Biguetus » ! L'été suivant Montherlant écrira : « Je dépéris en pensant que nous allons quitter Rome et prendre le moyen âge. Heureusement qu'au commencement on parle de la civilisation romaine en Gaule. » Si je rappelle ces traits, c'est justement parce qu'ils sont aujourd'hui admis : le thème « Montherlant romain » est classique.

On juge donc de la curiosité avec laquelle j'ouvris les notes de voyage que Mathilde Pomès publie sous le titre : *A Rome avec Montherlant*. Je ne suis pas toujours friand de l'anecdote biographique, mais ici il s'agissait de confronter l'homme avec son cadre : quand la tentative se tient comme celle-ci aux antipodes de l'hagiographie, elle participe naturellement de l'histoire littéraire. Tout contribuait à la rendre particulièrement précieuse : Mathilde Pomès n'est-elle point elle-même hispanisante ? En outre, confidente d'un monde de « grands hommes » — de Paul Hazard à Valéry — amie de longue date de Montherlant, elle saurait juger à leur exacte valeur toutes les attitudes de l'écrivain itinérant.

J'eus tout de suite une surprise. A la douzième page j'apprenais que le zélateur de la romanité, l'homme que l'empire des Césars avait révélé à lui-même n'avait, de toute sa vie, passé qu'*un jour* dans la ville et était parti « après s'être colleté avec un cocher »... Du coup je me mis à éplucher ligne à ligne la relation de cette expédition concertée.

Motif officiel : rechercher à Rimini le manuscrit de Broglio, historiographe de Malatesta (la scène se passe en 1947). Motif réel... nous y viendrons tout à l'heure.

Donc voici Montherlant à Rome. Dès la première minute son comportement est je ne dirai pas étrange (rien n'est étrange avec Montherlant), mais gêné ; en fait on se demande presque s'il ne brûle pas de repartir. En tout cas le plus petit incident lui est prétexte à brandir la menace du départ : musée fermé, aubergiste voleur, œuvres d'art insuffisantes. Et qu'on ne parle pas d'une crise nouvelle de « voyageur traqué » ; il se montre presque charmant à l'égard de sa compagne-secrétaire. En vérité il semble que l'auteur du *Songe* n'a pas sa ration de « choses nobles ». (Le charme du livre de Mathilde Pomès est fait de ce jeu discret de langage convenu.) Je picore au hasard de quelques pages : « La grande machine du *Laocoon* le laisse froid, de même que l'Apollon du Belvédère... La *Biga* ne le touche pas... ni même le jeune satyre de la Galerie des Candélabres... Horreur des Loges... » Certes « la Sixtine le frappe », mais à travers les notations de la mémorialiste il semble que cette course aux objets d'art ait été faite dans la hantise continuelle d'un trépignement. S'agit-il de la campagne romaine : Mathilde Pomès est toisée d'une épithète : « bocagère ». Il n'est pas jusqu'aux indigènes eux-mêmes qui ne l'agacent.

Il y a donc une énigme. L'énigme que j'annonçais plus haut en parlant du motif réel. Une énigme aussi dont la solution, quelques efforts que fît Mathilde Pomès, transparaissait à travers son récit de narratrice trop fidèle. Une énigme qu'elle-même, soudain, se résolvait à éclairer d'une lueur très attendue. L'explication tient tout entière en quatre phrases (p. 207) : « ... Dans ces antiques, à quoi est allée sa préférence ? Aux portraits romains. Et pour quoi ? Pour les bafouer. » Qu'on ne crie pas au sacrilège. On se rappellera seulement que nous nous intéressions à ce voyage de Montherlant parce qu'il était une confrontation. La confrontation est faite, voilà tout !

Barrès à Tolède ? Je ne crois pas qu'il faille pousser jusqu'au bout l'identification du maître et du disciple. Montherlant non plus n'est pas Malaparte.

Mais après tout nous avions d'autres raisons de nous attendre à ce résultat de la confrontation romaine. Dans une très belle et très lucide étude sur Montherlant qui figure dans *Haute Ecole*, Jean-Louis Curtis analysait le thème du « service » ; il montrait combien celui-ci était chez Montherlant « coupé de ses bases » : parce que le « service » cesse quand apparaît la crainte d'être dupe. Fidélité à la Rome antique, de loin : voilà le service ; terreur d'admirer une valeur cataloguée dans une ville musée : voici la crainte d'être dupe.

Nous pouvons maintenant suivre une à une les étapes de ce renversement.

« Ora et labora... », prie et travaille, c'est la une des devises des bénédictins qu'observent ces moines occupés au chevet de la basilique.

POUR LA HUITIÈME FOIS EN TREIZE SIÈCLES LE MONASTÈRE DE SAINT-BENOIT-SUR-LOIRE REVIT

Lorsque le voyageur, venant d'Orléans, arrive au soleil couchant sur la levée de la Loire, en ce méandre si riche du Val d'Or que dessine le fleuve en aval de Sully, il aperçoit la masse compacte de l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire, en vive lumière, comme toute proche du fleuve. Celui-ci, majestueux avec ses 400 mètres de largeur et son courant rapide mais sans heurts, est le véritable créateur de ce val où, aux époques géologiques, il a déposé de précieuses alluvions. Au milieu de la plaine, parsemée de boqueteaux et de fermes aux bâtiments très bas, il constitue un cadre paisible et bien en harmonie avec la simplicité des lignes romanes de l'abbatiale et la sérénité de la vie bénédictine, dont une des devises est le mot « Pax ».

L'édifice compte parmi les plus harmonieux et les plus typiques de l'art roman. Long d'une centaine de mètres, il comprend un clocher-porche, ou narthex, remarquable par ses chapiteaux historiés : scènes de l'Apocalypse, du Jugement dernier, ou scènes plus gracieuses de la vie du Christ (fuite en Egypte) et de la vie de saint Martin. Toutes présentent un même caractère de grande richesse d'inspiration et d'harmonie. Cette impression augmente encore lorsqu'on découvre les beautés du chœur roman avec sa triple ceinture d'arcatures : colonnade, triforium aveugle, hautes fenêtres. Une étude photographique fouillée de M. G. de Miré révélera un jour au grand public quelques-uns de ces trésors d'art, auxquels il faut ajouter la mosaïque du

La construction du nouveau monastère a été commencée en 1947. En haut : la maquette. — Les fondations de l'aile droite en cours d'achèvement. — La coupe des pierres est réalisée a l'aide d'un filin d'acier. — Ci-contre : chaque nuit a deux heures les moines chantent l'office. — A droite, le prieur de l'abbaye de Belloc prononce le discours du XIII[e] centenaire.

v[e] siècle apportée d'Italie au xvi[e] siècle. C'est dans ce cadre que se sont déroulées les cérémonies du XIII[e] centenaire de l'abbaye de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire), qui depuis sa fondation aura connu bien des alternatives, car à des périodes de splendide rayonnement ont succédé des ères de ruine et d'abandon.

UN PEU D'HISTOIRE

Un moine orléanais du vii[e] siècle, Léodebold, voulait faire adopter en son monastère de Saint-Pierre-aux-Bœufs (aujourd'hui paroisse Saint-Aignan) la règle de saint Benoît au lieu de celle de saint Colomban, le terrible moine celte. N'ayant pu convaincre ses religieux, il décida de fonder une autre abbaye sur un domaine situé à 8 lieues en amont d'Orléans, dans le riche Val de Loire. C'était en l'an 651, sous le règne de Clovis II et de sainte Bathilde.

Le monastère bientôt prospéra. Sous le second abbé, Mummole, le moine Aygulfe s'en alla au monastère du Mont-Cassin, en Italie, détruit par les Lombards, pour chercher les ossements du patriarche des

PRIÈRE... SILENCE... TRAVAIL, C'EST LA SÉVÈRE VIE MONACALE. CI-DESSOUS, UN BÉNÉDICTIN A L'ÉTUDE DANS SA CELLULE. L'HOTELLERIE DU MONASTÈRE, SEUL VESTIGE DES BATIMENTS DU XVIII[e] SIÈCLE. — CI-CONTRE, UNE CRYPTE DU X[e] SIÈCLE SERT DE SALLE AU CHAPITRE. — LE NARTHEX, JOYAU DU XI[e] SIÈCLE.

LA BÉNÉDICTION DES INSIGNES BASILICAUX, CLOCHETTE ET PAVILLON. L'ÉGLISE ABBATIALE A ÉTÉ ÉRIGÉE EN BASILIQUE MINEURE PAR LE PAPE PIE XII

La vie communautaire comporte des contingences matérielles auxquelles se plie ce Frère convers (a g.) que l'on voit achevant la réfection d'une pièce. — Ci-dessus, les fruits abondent au Val de Loire. — Au réfectoire, la lecture perpétue l'antique tradition spirituelle de l'abbaye. — Pourtant a l'occasion du centenaire les moines, fidèles a leur esprit hospitalier, ont, en faveur de leurs hotes, fait entorse a leurs règles d'austérité.

APRÈS LE REPAS, LE R. P. PRIEUR S'ADRESSE A CEUX QUI ONT ASSISTÉ AUX CÉRÉMONIES COMMÉMORATIVES DU XIIIe CENTENAIRE DE SAINT-BENOIT-SUR-LOIRE.

moines d'Occident, Benoît de Nursie, qui gisaient à l'abandon dans leur sarcophage. L'expédition réussit et le monastère orléanais, fier de son trésor (dont il rendit une partie aux moines cassiniens au milieu du VIIIe siècle), vit son nom de Fleury insensiblement changé en celui de Saint-Benoît : *monasterium Sti Benedicti Floriacensis.*

Gauzlin, fils d'Hugues Capet et frère de Robert le Pieux, entreprit de réconstruire l'église. Il en rassembla les matériaux et les travaux commencèrent avant 1026. Le narthex fut construit le premier, puis, à la fin du XIe siècle, le chœur et le transept étaient édifiés. Enfin la nef nouvelle devait être inaugurée lors de la consécration de l'église, le 28 octobre 1218.

Pendant toute cette période le rayonnement de l'abbaye avait été considérable. Des milliers d'élèves se pressaient sur les bancs de ses écoles. L'un des premiers mystères du moyen âge fut écrit et joué à Saint-Benoît. Le meilleur manuscrit des œuvres de Jules César est le travail d'un moine de Fleury. La liste des écrivains qui y vécurent tiendrait des dizaines de lignes. Papes et rois la visitèrent, et l'un de ceux-ci, Philippe Ier, voulut même y avoir son tombeau. Jeanne d'Arc, plus ou moins brimée par le sieur de La Trémoille en son château de Sully, y vint prier. Richelieu en fut le protecteur éclairé et magnifique. Plus tard, Mabillon y travailla.

Vint la grande tourmente révolutionnaire ; les biens ecclésiastiques saisis et vendus, les religieux se dispersèrent. La propriété, achetée par un ingénieur, Lebrun, ne rapporta pas les bénéfices escomptés ; on démolira les murs pour le prix de la pierre ! C'est ainsi qu'en 1809 les édifices conventuels réédifiés soixante ans plus tôt étaient démolis. L'église allait subir le même sort, celui de Cluny, hélas ! Mais les paroissiens de Fleury, plus avisés que leurs coreligionnaires bourguignons, se refusèrent à laisser démolir l'abbatiale.

Puisqu'il fallait de la pierre à bâtir au sieur Lebrun, acquéreur du bien national de l'abbaye, ils lui abandonnèrent leur église paroissiale, d'ailleurs vétuste.

Depuis 1830 environ l'administration des Beaux-Arts a consacré des soins minutieux, on pourrait presque dire maternels, à la restauration et à l'entretien de l'église abbatiale. S'il reste encore beaucoup à faire, la responsabilité en incombe aux crédits trop limités...

La restauration spirituelle commença seulement en 1865. A cette date l'évêque d'Orléans, M^gr^ Dupanloup, appela pour administrer la paroisse deux bénédictins du monastère alors tout récent de la Pierre-qui-Vire, aux confins de la forêt morvandelle. Les expulsions de 1880 et de 1903 devaient empêcher le développement de la communauté de Fleury. C'est seulement le 11 octobre 1944 que la Pierre-qui-Vire pouvait faire revivre la splendeur de l'office divin et l'austérité de la vie bénédictine en ces lieux vénérables. La prière à nouveau s'éleva des stalles, les vieilles pierres tressaillirent.

Venus au nombre de douze, les moines sont à présent une trentaine. Confiants, malgré la dureté des temps, ils ont entrepris pour la huitième fois en treize cents ans la reconstruction de leur monastère. C'est cette aube d'espérances nouvelles qu'il convenait de saluer au début de ce quatorzième siècle de vie monastique dans l'antique abbaye royale de Fleury.

Les fêtes du XIII^e^ centenaire de l'abbaye, au cours desquelles l'église abbatiale devait être érigée en basilique mineure, ont trouvé une communauté en pleine renaissance. Déjà un nouveau moûtier jaillit de ses fondations. Deux hôtelleries s'élèvent qui accueilleront les pèlerins. A ces cérémonies l'ordre bénédictin était représenté par huit abbés mitrés de France, d'Italie, de Belgique, d'Angleterre et par les représentants de vingt maisons bénédictines ou cisterciennes. Le T. R. P. Ephrem Bouillet, vicaire de l'Ordre, célébra sous les nobles voûtes romanes une messe pontificale. Rien de tapageur, les seuls rites habituels de la liturgie romane, mais combien évocateurs au milieu de la foule recueillie et fervente autour de la châsse illuminée où reposent les ossements de saint Benoît.

Le déjeuner qui suivit, servi dans la salle des fêtes de la commune, fut pour le maire de Saint-Benoît et pour le T. R. P. Marianus l'occasion d'affirmer leur foi dans la prospérité recréée de l'abbaye. Puisse l'avenir leur donner raison ! N'est-il pas réconfortant, en ce siècle si lourd d'inquiétudes, de voir renaître un de ces hauts lieux où, durant les âges barbares, les espoirs de l'humanité avaient trouvé refuge ?

LA BASILIQUE A ÉTÉ CONSTRUITE POUR ABRITER LE RELIQUAIRE DES OSSEMENTS DE SAINT BENOIT (CI-CONTRE), QUE SAINT AYGULFE ALLA CHERCHER DANS LES RUINES DU MONT-CASSIN. IL RAPPORTA EN MÊME TEMPS LES RESTES DE SAINTE SCHOLASTIQUE, QUE RÉCLAMAIENT LES MANCEAUX. — AU RETOUR DE L'EXPÉDITION, LORSQUE S'EFFECTUA LE PARTAGE DE CES RELIQUES, UN MIRACLE SE PRODUISIT. DEUX MALADES, UN GARÇONNET ET UNE FILLETTE, FURENT GUÉRIS EN TOUCHANT LES RESTES DES DEUX SAINTS. CES FAITS SONT RETRACÉS SUR LE LINTEAU DU PORTAIL NORD (CI-DESSUS), NON RESTAURÉ ENCORE : A GAUCHE, LA PRISE DES RELIQUES ; A DROITE, L'ARRIVÉE DES RESTES PRÉCIEUX ; AU CENTRE, LE MIRACLE.

Reportage photographique Gérard Billoin.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE EN PLEINE RÉVOLUTION (*)

PAR RENÉ BRANELLEC

IV

LES TENDANCES DE LA RÉVOLUTION AGRICOLE

La paysannerie française, longtemps passive, se réveille dans une époque où le choix d'une politique agricole semble ne pouvoir plus être différé.

Il s'agit essentiellement de savoir si l'on préférera une structure économique à une structure sociale, si l'on sacrifiera 1.500.000 exploitations familiales au dieu « prix de revient » ou si celui-ci imposera de lui-même une telle élimination.

Certains invoquent volontiers les expériences agricoles différentes de l'U. R. S. S. et des Etats-Unis.

Quels résultats ont-elles donnés ? Quelles tendances marquent-elles ?

QUE SE PASSE-T-IL EN U. R. S. S. ?

La révolution agraire soviétique n'a commencé véritablement qu'en 1929, lorsque fut appliquée la collectivisation des terres. Outre 6.000 sovkhozes — fermes d'Etat pilotes de 2.500 à 3.000 hectares — plus de 250.000 kolkhozes furent créés, d'une superficie variant de 300 à 1.000 hectares. Dans ces exploitations, où le travail et le profit individuels sont subordonnés aux intérêts de la collectivité, le paysan avait conservé la propriété d'un lopin de 1 à 2 hectares, dont il pouvait vendre librement les produits à la ville. La production du kolkhoze, elle, s'insère dans le « plan » selon des prévisions définies en partie par les besoins de la consommation nationale, en partie par les objectifs de la politique générale. Actuellement 10 % à peine du territoire cultivé sont laissés à la production traditionnelle, en raison des difficultés que présentait leur collectivisation : parcelles trop petites, dispersées, etc. C'est dire que des 20 millions de petites fermes qui existaient jadis très rares sont celles qui ont conservé leur individualité.

Les résultats de la réforme paraissaient très importants. Dès 1930 les emblavures, avec 35 millions d'hectares, dépassaient de 5 millions celles de la période 1909-1913, et le plan prévoyait de les porter à 40 millions d'hectares. Les surfaces ensemencées sont passées de 105 millions d'hectares en 1913 à 138 millions en 1937 et à 225 millions en 1940. La récolte de blé s'est élevée en 1940 à 383 millions de quintaux, contre 213 en 1913. De même, de 1913 à 1940 la récolte du coton a été portée de 7,4 à 27 millions de quintaux ; celle de la betterave sucrière, de 109 à 210 millions de quintaux. De 9 quintaux de blé à l'hectare en moyenne dans la période 1930-1934 le rendement atteignit 13 quintaux en 1945. Le territoire cultivé était étendu jusqu'à la presqu'île de Kola, 76° de latitude N. L'an dernier le maréchal Boulganine a proclamé les « victoires » de l'agriculture soviétique en 1949, mais avec une discrétion assez surprenante. Si la production du coton, avec 37,5 millions de quintaux, excédait largement les 31 millions prévus, la plupart des autres objectifs du plan n'avaient pas été atteints : les céréales totalisaient 1.240 millions de quintaux contre les 1.270 assignés.

En 1950 la récolte des céréales est restée stationnaire, malgré une abondante distribution de tracteurs et d'engrais et alors que les emblavures avaient été augmentées de 6 millions d'hectares. On n'a pas non plus annoncé que les 260 millions de quintaux de betterave à sucre étaient bien rentrés. Le bureau des statistiques a invoqué des conditions climatiques défavorables dans certaines régions. Cela est possible. Toutefois, au même moment était prise une mesure d'une importance considérable : le regroupement des kolkhozes par la fusion des petites unités, de façon à former des exploitations d'au moins 1.200 hectares.

Elle consacrait la victoire d'un technicien de l'agriculture, Khrouchtchev, sur l'ancien maître des kolkhozes, Andréiev. Celui-ci soutenait que l'organe essentiel du kolkhoze était « l'équipe » groupant un petit nombre d'hommes, tandis que Khrouchtchev affirmait qu'elle constituait au contraire le principal obstacle à la mécanisation et à la motorisation. Il fallait lui préférer la « brigade », unité de production plus large. La *Pravda* ayant adopté la thèse de Khrouchtchev, la prudence commandait à Andréiev de s'incliner et, en bon marxiste, de reconnaître publiquement ses erreurs. Ce qu'il fit.

Il ne s'agissait pas d'une simple querelle doctrinale. Un problème était à résoudre : l'accroissement de la production ne correspond pas à l'augmentation plus rapide encore de la population ainsi qu'aux objectifs d'une politique générale soucieuse de constituer des stocks de sécurité et de s'assurer en même temps un moyen d'action sur le marché asiatique. Dans ce but a été commencé en 1947 un programme de mise en valeur des steppes qui permettrait de fertiliser par un colossal système d'irrigation, dès avant 1957, plusieurs dizaines de millions d'hectares. La plantation de 33 milliards d'arbres, jouant le rôle d'écrans protecteurs, doit également améliorer les cultures dans une région actuellement soumise à l'érosion et dont la superficie est de 120 millions d'hectares. Projets grandioses qui doivent garantir l'avenir. Mais c'est du présent qu'il est question, et le fait contre lequel réagissait Khrouchtchev était l'insuffisance des rendements dans les kolkhozes. Dans les petites unités seulement, affirme-t-on, ce qui aurait motivé la décision du regroupement.

Annoncée il y a un an, la réforme devait être réalisée par l'adhésion « volontaire » des kolkhoziens. Voilà quelques semaines le ministre de l'Agriculture a déclaré que de 252.000 le nombre des kolkhozes avait été ramené à 123.000. La rapidité d'une concentration qui normalement eût exigé des années est un sujet de réflexion. Comment croire que des kolkhoziens à qui l'on impose un exode massif et leur installation dans des sortes de cités ouvrières, où ils habiteront des maisons de deux à quatre étages, acceptent d'enthousiasme cette idée ? Comment surtout jugent-ils la proposition faite par Khrouchtchev au Politburo de réduire les lopins individuels attenant aux immeubles d'habitation à 10 et 15 ares au maximum, « le reste de la parcelle prévue aux statuts se trouvant assez loin de l'agglomération, dans un secteur réservé aux parcelles groupées de tous les membres du nouveau kolkhoze, ce qui permettrait de mécaniser certains travaux de labourage et de hersage ». Il n'est pas vraisemblable que cela soit bien accueilli par les paysans.

M. André Pierre, exposant ce projet (*le Monde*, 5 avril 1951), parle de « difficultés considérables ». En témoigne notamment l'attitude embarrassée de la *Pravda*, qui a publié avec quarante jours de retard et à titre « de discussion » le dernier discours de Khrouchtchev. Le Politburo entend-il se réserver une porte de sortie ? Le principe même du regroupement n'est pas en cause : il autoriserait en effet le prélèvement sur les campagnes de 3 à 4 millions d'hommes que l'armée peut-être et l'industrie à coup sûr réclament ; mais le Politburo redoute les incidences d'une migration forcée sur les prochaines récoltes. D'autre part, si l'on se résout à une réforme aussi considérable, hérissée de difficultés et d'inconnues, n'est-ce pas que l'ancien système n'a pas produit ce que l'on en attendait ?

Selon *Borba*, organe central du parti communiste yougoslave, les résistances à la mécanisation et à la motorisation seraient encore très vives en U. R. S. S., les paysans s'efforçant d'effectuer leurs travaux sans recourir aux stations de tracteurs et de machines d'Etat, avec leurs propres attelages ou même par le travail manuel.

Mais, par un décret de 1940, le gouvernement oblige les kolkhozes n'employant pas les machines des stations à donner à l'Etat 15 % de plus de produits que les kolkhozes travaillant avec le concours des stations. Cependant, *Borba* affirme que les stations de la région de Koursk comptaient entre 1947 et 1949 de 21 à 34 % de tracteurs et de machines non employés, et pour ce motif le comité régional du parti aurait été puni et remplacé. D'où la propagande en faveur de la fusion des petits kolkhoses : des unités de milliers d'hectares ne peuvent se passer des tracteurs et des machines.

M. G. Virobian, directeur du pavillon de l'U. R. S. S. au dernier Salon de la machine agricole à Paris, a présenté l'agriculture de son pays comme « la plus mécanisée du monde ». Cette affirmation ne concorde pas avec les chiffres officiels publiés à ce jour.

L'agriculture soviétique semble traverser aujourd'hui une crise. La mécanisation et la motorisation se développent moins rapidement qu'on ne pouvait le penser parce qu'elles entraînent des charges que les kolkhoziens estiment trop lourdes. En tout cas, après trente ans de communisme et vingt ans de réforme agraire les paysans sont loin d'être convertis au collectivisme.

Le regroupement des kolkhozes facilitera sans doute le contrôle politique. L'U. R. S. S. s'éloigne de plus en plus du socialisme et se rapproche sans cesse de l'étatisme. C'est là une singulière corruption des « grands principes », et la marche en avant apparaît très aventureuse.

L'AGRICULTURE AMÉRICAINE

Un membre d'une mission française parcourant les Etats-Unis a assisté dans une ferme à une scène de moisson caractéristique. Le chef d'exploitation conduisait la moissonneuse-batteuse que son fils tirait avec le tracteur. Cet équipage pénétra dans le champ sans frayer de passage à la faux pour le tracteur. Au premier tour une quantité notable de blé fut ainsi perdue. Le Français en fit la remarque au fermier, qui lui répondit simplement : *It does not pay*. On peut se demander si ce raisonnement serait dès maintenant compris en France.

La terre ne constitue pas pour l'Américain un mode de vie, mais une spéculation payante. Dès qu'elle cesse de l'être, il va demander un emploi à l'industrie. En revanche, la hausse des prix agricoles provoque le retour à la terre. Tel a été le cas depuis 1945. 350.000 vétérans de l'armée ont suivi des cours spéciaux pour s'installer dans les fermes.

(*) Voir *France-Illustration* des 30 juin, 7 juillet et 4 août 1951.

Pourtant la dimension moyenne des quelque 6 millions d'exploitations est passée de 78 hectares en 1945 à 82 hectares en 1948, ce qui n'empêche pas les dirigeants de la coopération agricole d'estimer que le nombre des producteurs est trop élevé.

Les propriétaires totaux sont au nombre de 3.320.000 ; les propriétaires partiels, 665.000 ; les régisseurs, 40.000 et les fermiers, 1.865.000.

La production végétale, très forte, est due plus à l'importance de la superficie cultivée qu'à des rendements exceptionnels.

La production animale, en plein essor, s'intéresse particulièrement aux espèces bovine et porcine, donnant à l'abatage un rendement élevé en viande. Le cheptel est entretenu au maximum au pâturage afin d'éviter le plus possible les coûteuses manipulations de fourrages.

L'exploitation, très simplifiée, cherche avant tout à accroître le rendement par homme, la productivité. En quarante ans la production à l'hectare est passée de 79 % (base 100 en 1935-1939) à 138 %, tandis que le rendement par ouvrier s'élevait dans le même temps de 71 à 155 %.

Il y a cent cinquante ans la population active américaine comprenait 85 % de ruraux ; actuellement la proportion de ruraux est de 18 %. Le fermier américain tend à réduire la main-d'œuvre salariée, très chère et de qualité médiocre, et à la remplacer par des machines.

Cette extrême réduction de la main-d'œuvre est rendue possible par :

— la tendance à la monoculture ou au moins à une limitation des spéculations culturales ;

— la simplification du travail et son organisation rationnelle ;

— une mécanisation et une motorisation très développées.

Si l'agriculture américaine a peu de bras, elle dispose de moyens importants de formation et d'information. Dans l'Arkansas 24 % des agriculteurs et 16 % des fermiers ont suivi les cours de l'école d'agriculture, 6,5 % des propriétaires et 9,3 % des fermiers ont fréquenté l'université.

Le gouvernement américain ayant constaté que les jeunes s'intéressaient en nombre insuffisant aux études agricoles incita les fermiers à suivre les cours. Cette initiative n'ayant pas appris aux agriculteurs la route du collège, le gouvernement décida de détacher de celui-ci des agents spécialement formés dont la mission était de prendre contact avec les *farmers* et de les guider. Ainsi fut établie la prédominance de l'enseignement supérieur sur la recherche et la vulgarisation agricoles. Mais une liaison étroite entre les enseignants, les chercheurs et les vulgarisateurs est observée. On travaille en équipe.

L'agriculteur trouve auprès de l'agent du comté et des professeurs des écoles d'agriculture une aide constante, pratique.

Les sommes énormes dont dispose le ministère de l'Agriculture le paraissent plus encore quand on sait que les revenus agricoles comptent pour 8 à 9 % seulement dans le total des revenus américains.

Elles s'expliquent si l'on se souvient de l'ampleur formidable que prit la crise de 1929. A cette époque des fermes se vendirent pour 20 dollars. Ce ne fut pas seulement la structure agricole du pays qui craqua. Tout le corps social fut ébranlé. Les grandes coopératives de vente entraînèrent dans leur krach de nombreuses industries, des banques, des commerces. La solidarité des divers éléments de l'économie apparut et, plus encore, l'importance d'un secteur agricole dont la disparition risquait de tout entraîner avec lui.

D'où l'apparition de la *Production and Marketing administration* (administration de la production et des marchés), dont le but est d'orienter et de diriger la production, d'organiser les marchés et de soutenir les prix à un niveau suffisant pour les producteurs.

La doctrine et l'action du P. M. A. ont varié suivant les nécessités. Dans ces dernières années le gouvernement, au lieu de se borner à un contingentement étroit, a donné sa préférence à une politique de haute production susceptible d'améliorer encore le niveau de vie de la nation. Mais les encouragements sont réservés aux exploitations familiales observant les pratiques d'une stricte conservation du sol. L'emploi annuel des amendements calcaires est ainsi passé de moins de 4 millions de tonnes en 1936 à 30 millions de tonnes en 1949. Des terrasses, des barrages pour l'irrigation ont été construits, des prairies et des pâturages ont été créés.

Sur le plan économique la section *Marketing* absorbe à elle seule la moitié des crédits du ministère de l'Agriculture. A l'origine, c'est-à-dire après 1930, la *Federal Farm Board* procédait à des achats massifs au nom du gouvernement, finançait le stockage chez le producteur et se bornait à « recommander » aux agriculteurs de réduire leurs ensemencements. Cela eut peu d'effet.

A partir de 1933 s'organisa une politique plus cohérente, dont les principes, encore en vigueur, ont trait :

1° au soutien des prix agricoles et à son financement ;

2° à la recherche de débouchés ;

3° à l'organisation interprofessionnelle.

Le financement est assuré par la *Commodity Credit Corporation* (C. C. C.). Pour chacun des produits essentiels, blé, maïs, coton, etc., intervient un prix de parité calculé pour donner aux producteurs un pouvoir d'achat analogue à celui d'une période de référence considérée comme normale (1909-1914).

Le Congrès fixe chaque année : a) les productions susceptibles de bénéficier du soutien gouvernemental ; b) pour chacune de ces productions le prix de soutien, exprimé sous la forme d'un pourcentage du prix de parité, à partir duquel joue automatiquement la garantie, lorsque le cours sur le marché libre tombe au-dessous du prix de soutien.

Les six denrées de base : coton, blé, maïs, tabac, riz, arachide, sont obligatoirement soutenus à 90 % du prix de parité. Douze autres produits bénéficient de prix de soutien, dont le niveau varie de 60 à 90 % du prix de parité.

Dans le cas des denrées périssables le soutien des prix intervient non plus à l'échelon du producteur, mais sous forme d'achats directs sur les marchés.

Pour 1950 on estimait que la C. C. C. devait disposer de 6,5 milliards de dollars, soit le sixième du budget fédéral, pour soutenir les prix agricoles. La valeur de la production agricole américaine étant évaluée à 28 à 30 milliards de dollars, c'est donc le quart du total que financent les crédits de soutien.

L'application de la politique de soutien entraîne l'accroissement des productions qui en bénéficient. D'où les mesures de limitation de la production.

La limitation s'effectue :

1° par la fixation de contingents de surface applicables uniquement aux agriculteurs désireux de bénéficier du soutien ;

2° Si cette mesure se révèle insuffisante, on fixe des contingents de production notifiés à tous les agriculteurs sans exception et exprimés pour chacun d'eux en superficie.

C'est ainsi que la C. C. C. ayant financé un excédent de 110 millions de quintaux de maïs après les très belles récoltes de 1948 et 1949, les services du P. M. A. établirent l'importance de la production souhaitable en 1950. Compte était tenu du report des campagnes précédentes, de la consommation probable, des possibilités d'exportation et des rendements. La surface totale nécessaire était de 20 % inférieure à celles des superficies cultivées en 1949. La surface globale fut partagée entre les divers Etats de la zone du maïs puis, à l'échelon Etat, entre les comtés et enfin entre les agriculteurs. La notification de la superficie autorisée est faite trois mois avant les ensemencements par lettre individuelle, avec possibilité d'appel devant les comités de comté, voire devant le comité d'Etat.

Les exploitants ne sont pas obligés d'appliquer ces directives ; mais seuls ceux qui les respectent sont en droit de réclamer le soutien.

Au contraire, la fixation des quota de production correspond à un contingentement obligatoire. Avant d'appliquer cette mesure, les fermiers sont appelés par referendum à donner leur avis sur son opportunité. Le referendum doit réunir deux tiers de voix favorables pour que la notification individuelle des quota ait lieu. Si cette majorité n'est pas réunie, les quota ne sont pas appliqués, mais le pourcentage du soutien est susceptible d'être réduit à 50 % du prix de parité, ou totalement supprimé.

Les petits exploitants jouissent d'une exonération à la base, variable selon les cultures et qui pour le maïs est de 5 acres, soit un peu plus d'un hectare.

Le système exige un contrôle strict, souvent effectué par des étudiants pendant l'été, surtout auprès des petites exploitations. Pour les grandes exploitations la photographie aérienne est utilisée. Les fraudes, d'ailleurs rares, sont réprimées avec vigueur.

Les excédents de récolte sont liquidés par l'accroissement de la consommation intérieure (consommation gratuite ou à prix réduits dans les cantines scolaires, les institutions charitables et chez les nécessiteux : près de 300.000 tonnes ont été ainsi résorbées en 1949) et les exportations : de 4,2 millions de tonnes dans la période 1935-1939 celles-ci ont été portées à 22 millions de tonnes en 1949.

Ce dirigisme onéreux pour la collectivité se complète d'une organisation interprofessionnelle des marchés. Vendeurs isolés et acheteurs ont à leur disposition des informations rigoureusement contrôlées et très rapides. Des standards de commercialisation décrivent les caractéristiques et qualités de la marchandise, permettant son achat sans examen.

Malgré toutes ces mesures l'agriculture américaine n'a pas totalement échappé à la crise apparue en juillet 1948 et aggravée dans le premier semestre 1949. La différence des indices des revenus agricoles et industriels, constamment favorable à l'agriculture depuis 1945, diminue (547-429 en 1947 contre 527-465 en 1948). Mais la chute des cours agricoles a été beaucoup moins rapide depuis ces deux dernières années qu'après la première guerre. De 1919 à 1921 les indices des prix agricoles avaient baissé de 215 à 124 (base 100, 1910-1914). L'accroissement général de la production, les difficultés d'exportation, l'accumulation de stocks, qui au 31 décembre 1949 représentaient une valeur de 1.275 milliards de francs investie par la C. C. C. — elle a perdu net, du 1er juillet 1948 au 1er juillet 1949, 255 millions de dollars, soit 90 milliards de francs — faisaient entrevoir une limitation obligatoire et sensible des récoltes. Il n'en est plus question depuis la guerre de Corée. Les restrictions imposées aux surfaces cultivées en blé et en riz ont été levées. Coton et maïs ont retrouvé une liberté totale. Le programme général pour 1951 fixe pour objectif un dépassement de 3 % de la production la plus importante jamais réalisée dans le passé. La récolte de coton dépassera de 60 % celle de 1950. On cherche à accroître de 22 % les récoltes de légumes afin d'approvisionner les conserveries et l'industrie du froid. Les fermiers américains réalisent désormais couramment une production supérieure de 40 % à celle d'avant guerre.

Et s'il existe des excédents, il n'est pas exclu que les Etats-Unis ne les utilisent pour soutenir, tout comme l'U. R. S. S., une politique étrangère qui se préoccupe beaucoup du sort futur de l'Inde immense, menacée par la famine... et le communisme.

Des deux expériences, américaine et soviétique, que peut retenir la France ? Dans les deux cas, encore que les moyens mis en œuvre soient différents, le dirigisme est apparu indispensable. Mais tandis qu'en U. R. S. S. il s'appuie exclusivement sur la contrainte, le dirigisme américain, beaucoup plus souple et de forme très démocratique, est considéré par les agriculteurs comme le fondement principal de leur prospérité.

La leçon essentielle de l'Amérique tient sans doute dans cette solidarité étroitement sentie qui unit commerçants, industriels et agriculteurs. Les critiques ne portent pas tant sur l'importance des sacrifices que sur le système lui-même qui a pour effet « d'empêcher l'agriculture américaine d'atteindre à la pleine efficacité. En ouvrant un parapluie protecteur au-dessus de leur tête, elle a permis aux plus mauvais agriculteurs de se maintenir et aux meilleurs de réaliser des profits indécents sans même les encourager à devenir plus efficients ». Mais, à vrai dire, qui parmi les détracteurs de la P. M. A. songerait à revenir aux conditions qui ont amené la catastrophe de 1929 ? Qui propose une formule positive d'action se substituant aux principes du P. M. A. ? Absolument personne.

En dehors du dirigisme les tendances communes qui se dégagent aussi bien en U. R. S. S. qu'aux Etats-Unis sont :

— la concentration des exploitations ;

— la simplification et la rationalisation sans cesse plus poussées des travaux agricoles ;

— la recherche de la productivité.

Les effets sont dès à présent sensibles. La proportion de la population agricole par rapport à la population totale diminue régulièrement, cependant que la production continue de s'accroître.

Encore que les conditions diffèrent beaucoup en U. R. S. S., aux Etats-Unis et en France, les résultats acquis dans les deux premiers pays montrent chez nous l'urgence de solutions positives que le monde paysan a jusqu'ici vainement attendues.

(A suivre.)

NOTRE GRAND CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES DE VACANCES

C'EST Mme Dufey, 5, rue de Vienne, à Paris, qui gagne cette semaine le prix de 10.000 francs décerné au meilleur reportage de vacances.

Ses photographies ont été prises aux grandes fêtes de Cornouailles, où des milliers de spectateurs admirèrent la richesse du folklore breton uni à celui d'autres provinces pour déployer en un tableau vivant et coloré les costumes, les danses et les chants qui perpétuent la tradition française.

Mlle JEANINE LOUÉDEC, REINE DE BÉNODET, SOUVERAINE DE CORNOUAILLES (AU CENTRE), ET SES DEMOISELLES D'HONNEUR.

GRANDES FÊTES FOLKLORIQUES

LA PLUPART DES PROVINCES FRANÇAISES AVAIENT TENU A S'ASSOCIER A CETTE MANIFESTATION FOLKLORIQUE, ET LES DANSES PITTORESQUES SE SUCCÉDÈRENT AU SON RUSTIQUE DES BINIOUS, DES BOMBARDES, DES VIELLES ET DES TAMBOURINS.

OUVRAGÉES OU SIMPLES, TOUTES LES COIFFES DE BRETAGNE AVAIENT REPARU. LEURS DENTELLES RAPPELAIENT LE CLOCHER AJOURÉ DE LA CATHÉDRALE.

Soirs de Deauville...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Si jusqu'au 1er août Deauville a surtout connu une affluence du vendredi au lundi, c'en est fini maintenant avec le week-end, et ceux qui arrivent ont nettement l'intention de demeurer à Deauville jusqu'au Grand Prix.

Au bar du Soleil et au déjeuner du Grill-Room on n'entend plus les potins habituels, mais les tuyaux de dernière heure pour Clairefontaine ; le cheval est roi, que ce soit aux courses ou au polo, où l'on attend M. Porfirio Rubirosa.

« Avec lui, m'a dit Serge Elzon, le violoniste du Brummel, il y aura du sport. »

Et ce n'est pas au polo qu'il pensait !

Pour la première fois les habitués de Deauville sont très perplexes. Ils empruntaient tous le même itinéraire diurne et nocturne depuis des années, mais voilà qu'à 3 heures du matin ils ont maintenant le choix : ira-t-on au Brummel ou chez la Malibran ? Le nouveau night-club, décoré par Don (dans le style Second Empire), est très « distingué », mais le Brummel (moins intime mais par là même moins guindé) conservera la clientèle des « rigolos » qui aiment le bruit et les farandoles dans les rues de Deauville.

A un dernier week-end la tradition a été également bousculée puisqu'on a vu le Tout-Deauville au cinéma. A l'occasion d'un gala franco-italien on donnait deux premières mondiales — c'est ainsi que l'on s'exprime dans le jargon cinématographique — et si *Flammes dans la lagune*, un film italien, ne mérite pas de retenir notre attention, par contre *le Garçon sauvage*, qui sera projeté à la Biennale de Venise, est une œuvre remarquable. Le curieux tandem Jean Delannoy-Henri Jeanson a donné un merveilleux résultat : Jeanson a dégelé Delannoy et ce dernier a tempéré l'ardeur du brillant dialogiste qui en a oublié ses mots d'auteur. Enfin *le Garçon sauvage* bénéficie d'une distribution éclatante avec Madeleine Robinson, qui crève l'écran, Frank Villard et le jeune Pierre-Michel Beck, dont la création est saisissante.

Au tennis, et malgré la crise ministérielle, MM. Chaban-Delmas, Chupin, Jacques Vendroux et le général Billotte sont venus disputer une coupe contre leurs collègues britanniques. Ce match de députés fut très « entente cordiale » et aucune conférence internationale ne termina ce tournoi purement sportif. La coupe Thion de La Chaume au golf fut remportée par la comtesse Lanskoy et H. de Lamaze devant Mlle Jacqueline Gordon et le baron Guy de Rothschild.

François André a le sourire, les « réservations » pour le Golf, le Royal et le Normandy dépassent celles de l'année dernière. Albert est à son poste du Ciro's, Georges Carpentier anime le Yacht-Club, d'Ahrempé accueille son monde à la terrasse de la Malibran... et le baromètre est au beau.

D'ailleurs, le sourire est de mise à Deauville. Mme Perrone née Nathalie de Noailles a gagné la coupe des Dames au concours hippique, le vicomte Jean de Tudert a gagné le Grand Prix de Deauville du tir aux pigeons et ceux-là mêmes qui ont perdu au baccara... ont l'espoir de gagner bientôt. L'espoir fait sourire !

Le chroniqueur lui-même a la mine réjouie : Vincent Scotto est là, le commodore Charlie Drouilly aussi, et Zographos danse toujours. Avec un peu d'imagination ça fait toujours dix lignes, vous y ajoutez la souriante présence de Simone Paris, d'Irène Corday et de Dolly Fairlie et le tour est joué, je veux dire... et l'article est terminé !

De g. a d. : Mlle J. Gordon, baron Guy de Rothschild, comtesse Lanskoy et H. de Lamaze a la finale de la coupe Thion de La Chaume. En dessous, Mme Perrone, gagnante de la Coupe au concours hippique

Le vicomte Jean de Tudert gagnant du Grand Prix du tir aux pigeons.

Au Yacht Club : J. Delannoy, M. Robinson, Carpentier, F. Villard.

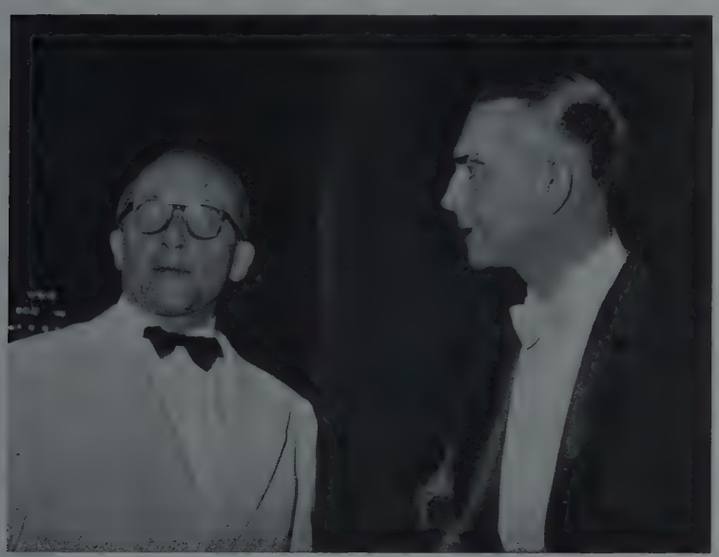
LE FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL BERNARD CHAMPIGNEULLE

Après un *Don Juan* dont le triomphe s'était affirmé et affermi durant ces deux dernières années on pouvait se demander ce qu'Aix-en-Provence allait pouvoir offrir à des visiteurs qu'il avait tant gâtés. Les succès commandent les succès. Conquérir un public de festival — public qui attend on ne sait au juste quoi, mais, en tout cas, de l'exceptionnel — n'est pas chose facile. La rigueur de la qualité musicale est indispensable, mais elle n'est pas tout. Il faut savoir créer cette atmosphère particulière qui échappe en partie à l'analyse — celle-là même que nous retrouvons ici avec un plaisir chaque année amplifié.

Ce qui distingue les semaines musicales aixoises, c'est l'importance des créations lyriques. Certains regretteront de n'avoir pas retrouvé cette année les bouleversantes magies de *Don Juan* ; on a opté pour le divertissement joyeux, pour d'aimables fêtes de l'oreille et des yeux.

Je ne dissimulerai pas que j'attendais avec un peu d'irritation préconçue ce mince vaudeville moderne en musique, *le Téléphone*, de Menotti, qui ne me semblait pas à sa place dans la cour de l'Archevêché. J'avais tort. Quel agrément ! Et quel sens du théâtre, quel comique irrésistible, quelle habileté ! La parodie musicale s'arrête juste où il convient. Cette pièce du XX^e^ siècle est, somme toute, une héritière directe du *Mariage secret*, de Cimarosa, qui



LE MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE, M. P.-O. LAPIE, AVAIT TENU A ASSISTER AU FESTIVAL. LE VOICI (A G.) AVEC L'ORGANISATEUR, M. BIGONNET.

faisait équipe avec elle : deux actes dont le propos et le langage musical (que Stendhal me pardonne !) n'ont peut-être que bien peu de poids, mais qui sont joués avec un entrain, une drôlerie et une grâce qui leur restituent leurs vrais mérites. La troupe, composée de chanteurs venus de Vienne, de Rome, de Milan, de New-York, de Paris (avec Gérard Souzay-le-Magnifique qui montait pour la première fois sur les planches), possède, malgré ce disparate, une homogénéité vocale tout à fait remarquable.

L'Enlèvement au sérail, de Mozart, est aussi une de ces comédies musicales d'où rayonne l'esprit d'une époque de haute civilisation. Il n'y fallait pas seulement des voix sûres et souples mais des comédiens de grande classe. Dans le rôle d'Osmin, gardien du sérail, Fritz Ollendorf, basse de l'Opéra de Vienne, pachydermique et gambadant, s'est taillé un légitime succès.

Cet équilibre de la tendresse et de la force, de la truculence et de la musicalité, cette finesse du goût, cette alacrité qui ont animé cette année la scène aixoise, il semble bien que Pierre Bertin en fut le principal artisan. Il n'est pas un mouvement d'ensemble, pas un détail de mise en scène où l'on ne retrouve son esprit, son juste sens des possibilités du comédien-chanteur, son intelligence du théâtre et de la musique classique. Comme toujours, Hans Rosbaud, à la tête de l'orchestre de la Société des Concerts, doit recevoir de grands éloges.

Les décors et les costumes de François Ganeau pour *le Mariage secret* et pour *le Téléphone* en servaient fort bien l'esprit. Derain, qui n'avait pas travaillé pour le théâtre — quel dommage ! — depuis les Ballets russes, a composé pour *l'Enlèvement* une de ces imageries féeriques, étincelantes et sombres dont il a le secret.

Nous ne pouvons détailler les programmes des concerts qui se sont étalés sur trois semaines : il y eut de l'excellent et du discutable (le sommet fut sans doute atteint par les concerts auxquels participaient Casadesus et Francescatti). Disons aussi que ce qui confère à Aix ce prestige qui lui vaut à présent la classe internationale et ce qui contribue à cette atmosphère de festival dont je parlais plus haut, c'est la diversité non seulement des textes, mais des lieux où l'on cherche la communion du site et de la musique. Ces concerts donnés sur des terrasses de châteaux enchantés par de discrètes lumières semblent magnifier la prodigieuse douceur des nuits provençales et laissent aux auditeurs des impressions inoubliables.

LE CHATEAU DE LOURMARIN, QUI EST SUREMENT UNE DES PLUS BELLES DEMEURES PROVENÇALES, SERVIT DE CADRE A PLUSIEURS MANIFESTATIONS MUSICALES.

A GAUCHE, LA CANTATRICE MARIA DE LOS ANGELES. A DROITE, LE BARYTON GÉRARD SOUZAY, QUI TRIOMPHA DANS « LE MARIAGE SECRET », DE CIMAROSA.

QUELQUES-UNS DES ANIMATEURS DU FESTIVAL : LE PEINTRE DERAIN, PIERRE BERTIN, METTEUR EN SCÈNE ET INTERPRÈTE, ET LA CHANTEUSE EMILY LOOSE.

LA DESCENTE DE LA HAUTE SEINE EN CANOE

DE CHATILLON A BAR

PREMIER PROBLÈME, NON LE MOINDRE : LA RÉPARTITION JUDICIEUSE DES BAGAGES.

LE PONTAGE IMPERMÉABLE PROTÈGE DES ÉCLABOUSSURES ET AUSSI DE LA PLUIE.

UNE EMBARCATION EST LANCÉE DANS UN BIEF PAISIBLE AUX BERGES FLEURIES.

La croisière débuta par une controverse : irait-on voir la source de la Seine ? Par deux voix contre une et une abstention il fut décidé de laisser quelques heures de plus les embarcations à la consigne de Châtillon et de faire l'excursion. Sans guide, sous la pluie — qui ne nous laissera guère de répit — la source, jadis consacrée à la déesse Sequana et dont l'entretien incombe aux édiles parisiens, n'est guère facile à découvrir : au fond d'une clairière bordée de peupliers et de bouleaux et entourée d'un treillage qui marque la propriété de la Ville de Paris.

Sous la voûte, une nymphe de Jouffroy... et une inscription due au baron Haussmann. A l'actif également de ce dernier figurent une substitution et une erreur géographique. La source principale de la Seine se trouvait en réalité 4 mètres plus haut et 100 mètres plus loin, et l'urbaniste du Second Empire n'hésita pas à la faire capter pour que désormais la Seine partît de cette clairière qui sans doute lui avait plu.

Ainsi la rivière prend-elle sa source à 471 mètres d'altitude... depuis 1867, contre 475 mètres auparavant !

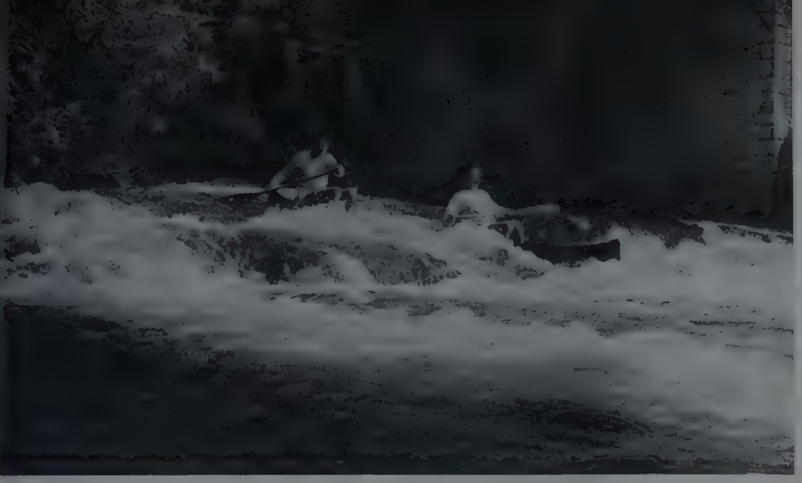
LA SEINE PREND SA SOURCE A CHATILLON

En fait, les sources principales sont au nombre de neuf : Coquille, Revison, Duisnes, Roche, Laignes, Pré, Dejeanne, Groesmes et Ource, sortant le plus souvent d'une grotte ou *douix*. Pour nous, celle de Châtillon est la seule qui compte puisqu'elle fournit, enfin, une profondeur compatible avec le tirant d'eau d'un canoe canadien. Encore faut-il que la saison ne soit pas trop sèche, mais nous n'avons aucune inquiétude pour le présent de ce côté-là. Chatillon-sur-Seine : point de départ des canoéistes, ancien quartier général des hauts et puissants seigneurs de Chaumont, villégiature du duc de Raguse ; spécialité : confiture d'épine-vinette, aussi chère que délicate.

Quelques minutes de soleil nous sont providentiellement accordées au moment critique du remplissage des sacs imperméables qui protégeront vêtements et couvertures. Pour les ustensiles de cuisine d'aluminium, un bon panier d'osier suffira, tandis que les provisions et la réserve d'eau seront accrochées dans les pointes des deux bateaux.

Sitôt les pontages bouclés la pluie revient, et les équipes enfilent les anoraks, qu'elles ne quitteront guère trois jours durant.

Vingt kilomètres sont franchis sans incident, agrémentés de rapides sans difficultés et de petits seuils moussus que sautent allégrement les embarcations. La vallée est toute en prairies que séparent des haies de jeunes bouleaux et de saules nains, « fraîches et humides », dit le guide. Des vaches beiges encombrent les gués où parfois le bateau talonne. Peu de villages et, bien entendu, personne ne songe à mettre le nez dehors par un temps pareil. La halte du déjeuner se fera dans un lavoir désaffecté, chacun se relayant auprès du feu, sous l'averse. A Sainte-Colombe, près des bâtisses noires de la tréfilerie, est opéré le premier portage, Etrochey et ses sources marquent un nouvel élargissement du lit de la rivière ; Mussy, Plaines, Courteron et... Neuville, où nous attend un déversoir particulièrement haut. Au passage le premier canoe perd une pagaie et il devra attendre, tout en dérivant, l'arrivée de la seconde équipe pour pouvoir la récupérer.



Les canoes passent, sans encombre, par la porte d'une vanne abandonnée.

L'étape terminée, la préparation des repas est la préoccupation essentielle.

Au passage d'un rapide, la première équipe perd une pagaie.

LES TRUITES DU CHATILLONNAIS ET LES CADILLAC DE POLISY

Seconde controverse : les truites du Châtillonnais. Elles existent en abondance, passant d'un coup de queue sous les quilles des embarcations à 50 centimètres de la surface. On a l'impression qu'il suffirait d'allonger le bras... ou de lancer une ligne. En avons-nous le droit ? En principe oui, et non si l'on se renseigne auprès de la société de pêche de Pothières, dont les adhérents bénéficient de ce « lot » de choix où le braconnage est savamment traqué. Oui si l'on se réfère à un arrêté du 21 germinal an XIII, déclarant la Seine « navigable et flottable de Châtillon-sur-Seine au Havre ». Le litige a été soumis l'an passé à la Fédération de pêche de la Côte-d'Or. Dans l'ignorance de la décision prise, nous avions emporté une canne à lancer qui ne servit jamais. Quant aux truites, nous avions finalement décidé de les déguster tout de même à l'auberge de Polisy.

Au moment d'accoster, au milieu du deuxième jour de descente, la file de Cadillac et de « tractions avant » en stationnement devant l'auberge nous incite à poursuivre. « Il y a d'excellents petits restaurants à Troyes »... si nous y arrivons !

Quand la hauteur d'eau ne permet pas de sauter, le passage « a la corde » s'impose. La manœuvre, sur des pierres moussues, s'accompagne d'un bain de pieds forcé.

TEMPÉRATURE EN HAUSSE LÉGÈRE

Cet après-midi fut délicieux : soleil, ciel bleu et gros nuages blancs tout ronds, rivière rapide, sauts de barrages et de vannes témoignant — disions-nous — d'une bonne technique. Le soir les tentes étaient sèches, les grillades étaient à point, les anoraks étaient enfin enlevés. Une nuit fraîche, mais sans pluie, au réveil un soleil éclatant. « La météo, nous affirma le boulanger de Buxeuil, a annoncé une hausse légère. »

Au déjeuner, ce jour-là, il y avait des fraises à la crème, et nous avons paressé au soleil avant de boucler les pontages pour reprendre la descente. On serait à Bar le soir, et une grande journée nous suffirait pour l'étape finale jusqu'à Troyes. C'est à partir de ce moment que les choses se gâtèrent. Passé le château de Polisot commence pour les canoéistes l'un des plus beaux passages de la haute Seine. Au cours d'une précédente descente nous avions particulièrement apprécié un passage sinueux, encombré de troncs d'arbres, propice aux belles manœuvres en plein courant. Cette année, la rivière en crue annonçait une belle fin d'étape.

Passage a la force des poignets dans les roseaux infestés d'araignées.

CROISIÈRE ÉCOURTÉE... FAUTE DE GUIDE ET DE VÊTEMENTS

Au moment d'arriver à ce passage de choix les prévisions de l'O. N. M. avaient failli : il tombait une petite pluie aigre, coupée de rafales de vent. Refroidi par l'arrêt du déjeuner, chacun avait sur le dos à peu près toute sa garde-robe : sweat shirts, pull-over et l'indispensable anorak. Nous connaissions bien la succession de rapides, et surtout le gros chêne qui barre la rivière, exception faite d'une arche triangulaire où passe un canoe si ses passagers ont suffisamment baissé la tête. La manœuvre est fort simple, il suffit de « serrer à gauche » autant qu'il est possible. Malheureusement cette fois-ci le courant était trop violent, ou les équipiers trop lents, et l'un des canoes manqua le passage. Il fallait reprendre des forces le long de l'arbre, en attendant de faire un nouvel essai. Là encore le courant était trop fort, et bateau et passagers, tournant à l'envers, passèrent sous le chêne pour aller buter quelques dizaines de mètres plus loin dans un imprévisible embouteillage formé d'un canoe ouvert en deux, d'un autre piqué sur une roche et de leurs occupants verts de froid.

Une heure plus tard les opérations de sauvetage étaient terminées. Les équipes s'en tiraient au prix d'une paire de lunettes de soleil — inutiles pour le moment — mais il ne nous restait plus grand-chose de sec. L'un de nous finit la soirée en culotte de pyjama et serviette éponge.

Le soir, la tente campée en vue de Bar-sur-Seine, on s'aperçut que le guide avait disparu. Il fallait donc poursuivre à l'aventure le lendemain, ou bien...

Le lendemain, après une nuit d'orage qui arrachait un à un les piquets de tente, nous profitions d'une éclaircie pour enregistrer les bateaux à la gare de Bar-sur-Aube et monter dans l'autocar de Troyes. Et en fait de truites, il fallut nous contenter de côtes de veau au restaurant qui nous recueillit vers 3 heures de l'après-midi, avant que nous ne prenions le train pour Paris.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

NATATION

LES NAGEURS FRANÇAIS SONT EN PLEINE ÉMULATION. STIMULÉE SANS DOUTE PAR LES EXPLOITS DE SES CAMARADES MASCULINS DE L'ÉQUIPE DE FRANCE BATTANT LE RECORD MONDIAL DU 4×200 MÈTRES, GISÈLE VALLEREY VA S'ATTAQUER AU RECORD DU 100 MÈTRES BRASSE.

ATHLÉTISME

L'ATHLÈTE COMPLET IGNACE HEINRICH, AU COURS DU MATCH QU'IL VIENT DE DISPUTER A REYKJAVIK CONTRE L'ISLANDAIS CLAUSEN, A NON SEULEMENT BATTU SON RIVAL, MAIS IL A, EN OUTRE, AMÉLIORÉ LE RECORD DE FRANCE DU DÉCATHLON, QU'IL A PORTÉ A 7.476 POINTS.

AUTOMOBILE

LE GRAND PRIX AUTOMOBILE D'ALLEMAGNE QUI S'EST COURU SUR LE CIRCUIT DE NUERBURGRING S'EST TERMINÉ PAR LA VICTOIRE DU CHAMPION ITALIEN ALBERTO ASCARI, QUE L'ON VOIT CI-DESSOUS FÉLICITÉ PAR UN OFFICIEL. CETTE COURSE ÉTAIT LA SIXIÈME ÉPREUVE COMPTANT POUR LE CHAMPIONNAT DU MONDE AUTOMOBILE.

A DÉFAUT de satisfactions directes, le sport français est à même de se réjouir du bonheur de son grand frère le tourisme. La statistique, en effet, sans avoir à attendre la fin des grandes vacances, qui battent leur plein et dont le rayonnement ne s'éteindra qu'à la rentrée des classes, nous donne dès maintenant la certitude que l'année 1951 sera pour le tourisme français celle d'un nouveau record.

Un de mes voisins, que son métier oblige à beaucoup circuler pour placer sa marchandise, est cependant loin de partager une joie qui ne saurait être générale. « Puisque la situation est si brillante, dit-il, les transports en commun devraient abaisser leurs tarifs ; or nous sommes menacés d'une nouvelle augmentation. » Et il ne cesse de s'élever contre notre esprit sportif qui nous rend moins terre à terre et nous fait mépriser la logique. Il est cependant incontestable que le développement des sports est à la base même de l'essor formidable de notre tourisme. Il n'est point besoin d'être vétéran pour se rappeler qu'il y a vingt ans l'équipement sportif de nos stations thermales était inexistant ; la sollicitude de leurs dirigeants se limitait à leur clientèle essentielle, les malades, venus à eux sous la prescription d'une cure ; mais à force de constater que les familles de ceux-ci ne les suivaient pas — l'orchestre du casino et ses autres ressources ne suffisant pas à alimenter leurs vacances — et préféraient les distractions naturelles de nos plages, on a compris que la meilleure manière de les attirer était de multiplier les installations sportives et de les améliorer sans cesse.

Cette évolution fut des plus rapides, il faut en rendre justice à ces dirigeants. J'ai souvenir, pour ma part, d'un exemple frappant : lorsque la plage de La Baule fut dotée d'un hôtel et d'un casino qui en feraient l'égale des plus célèbres, je dirigeais une revue sportive spécialisée, traitant du tennis et du golf, qui ne figuraient nullement dans la publicité mondiale de ce lancement ; fort aimablement cependant le grand chef de la station me donna son concours, tout en ajoutant « que ce ne seraient ni les joueurs de tennis ni ceux de golf qui animeraient ses prochaines installations ». Et je ripostai aussitôt : « Cher monsieur, cette première conversation sera bientôt reprise, je l'espère ; dès la prochaine, je vous fais le pari que votre opinion sera diamétralement opposée. » Et de fait, peu de temps après il me téléphonait pour m'annoncer que j'avais gagné mon pari. Et aujourd'hui les clubs sportifs de La Baule ont surabondamment fait leurs preuves ; ils sont d'ailleurs parmi les plus beaux de France.

La dernière phase européenne de la Coupe Davis, championnat du monde des Nations, a été exempte de toute surprise : la Suède, favorite, devait normalement, et facilement, l'emporter sur l'Allemagne, dont le premier représentant, Gottfried von Cramm, malgré son prestige, est désormais un vétéran ; et Bergelin, le champion suédois, qui parmi ses titres a celui de champion de France, ne doit pas être loin du meilleur joueur européen à l'heure actuelle. A la Suède, en conséquence, l'honneur de s'aligner à nouveau demain en face du vainqueur de la zone américaine. Les derniers épisodes de l'épreuve annuelle mondiale auront pour théâtre l'autre monde ; il est à craindre que d'autres années ne passent avant que l'Europe ait l'honneur d'en redevenir le théâtre.

PETITES CHRONIQUES

NEW-YORK ENVOIE SES VŒUX A PARIS

Le maire de New-York, M. Impelleteri, a fait parvenir à la ville de Paris, à l'occasion de son 2.000e anniversaire, les vœux de la grande cité qu'il administre. Le parchemin sur lequel ces vœux sont inscrits a été remis à M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal, par M. Walter Shirley, chef des services commerciaux de la ville de New-York, qu'on voit ci-dessus en compagnie de sa femme et de son fils.

NÉCROLOGIE

René Génin

René Génin, qui vient de mourir à soixante-six ans, emporte les regrets de tous ses confrères de la presse auxquels il avait rendu d'immenses services. Il avait appartenu à plusieurs cabinets ministériels et il avait été notamment le collaborateur de M. Marchandeau, député et maire de Reims, dans les différents postes que celui-ci fut appelé à occuper au gouvernement. René Génin fut directeur des services parisiens puis directeur général de *l'Eclaireur de l'Est*. Son activité, son expérience, ses vastes connaissances juridiques, il les employa sans réserve pour ses confrères. On n'oubliera pas son action comme secrétaire général de la Caisse des retraites de la presse. René Génin, dont la courtoisie et l'obligeance n'étaient jamais en défaut, était officier de la Légion d'honneur.

Robert Flaherty

Le vieil Irlandais, qui vient de mourir à l'âge de soixante-sept ans, a été non seulement un des cinq authentiques génies que l'écran ait révélés (les quatre autres étant Chaplin, Von Stroheim, Eisenstein et Walt Disney), mais aussi à peu près le dernier représentant d'une tendance qui a presque disparu : celle qui consiste à accorder le maximum d'importance à la poésie et à l'authenticité de l'image, et à se contenter de la plus sommaire des anecdotes.

Tous ses films, qui sont d'une qualité égale : *Nanouk, Moana, l'Homme d'Aran, Louisiana Story,* montrent le même drame, celui de l'homme primitif en contact avec la nature.

DENIS MARION.

TAHITI ET SA COURONNE

UN MAGNIFIQUE ALBUM VÉRIDIQUE

et complet de

158 photos présentées

par

A. T'SERSTEVENS

aux

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

NAPOLÉON Ier :

Jules Bertaut, *Napoléon ignoré* (Sfelt, 302 pages). « Avec Napoléon il n'y a pas de *petite histoire,* a dit Ernest d'Hauterive. L'homme est si formidable qu'il grandit tout ce qu'il touche. » Le livre de Jules Bertaut confirme ce jugement. Il nous apporte sur l'intimité de l'Empereur des détails pleins de saveur et d'imprévu. Son hygiène : il prenait des bains si chauds qu'il eût seul pu les endurer et se faisait frictionner par son valet de chambre, qui avait l'ordre de « frotter comme sur un âne ». Sa passion du travail, qui le faisait dicter à ses secrétaires « à une allure torrentielle », et de la lecture : sa bibliothèque de voyage ne comporte pas moins de trois mille volumes ! Sa superstition : c'est le vol d'un oiseau qui le décide à s'embarquer sur le *Bellérophon*. Il parle de « son étoile » à tout propos et porte une amulette qu'il prétend trouvée dans un tombeau égyptien : c'est un petit cœur de satin noir. Il fait deux signes de croix, à la manière corse, en murmurant *Giésou* (Jésus) pour conjurer le mauvais sort. Il fuit les malchanceux et croit aux pressentiments. Il a horreur du gaspillage et des pots-de-vin, flaire les fraudes, épluche les factures. Il a mis la main sur un fonctionnaire idéal : l'inspecteur général Boinod, qui reverse ses gratifications au Trésor et demande la réduction de son traitement. Il bouscule les journalistes et traite les savants comme des « coquettes » : « il ne faut pas plus prendre celles-ci pour femmes que ceux-là pour ministres ».

Un journaliste pince-sans-rire inventera en 1835 le mythe qui dément son existence réelle pour en faire un symbole solaire. Napoléon, c'est Apollon ; sa mère Lætizia, c'est l'Aurore ; ses trois sœurs, les Trois Grâces ; ses quatre frères, les Quatre Saisons ; ses deux femmes, la Lune et la Terre ; ses douze maréchaux, les signes du Zodiaque. Il disparaît à l'Occident après un règne de douze années, qui ne furent que les douze heures pendant lesquelles le soleil brille.

Cette idée amusante avait l'inconvénient de venir un peu trop près de la mort de l'Empereur. Mais comment douter qu'elle figure le processus à travers lequel nous sont arrivés divinisés d'authentiques personnages de l'antiquité ?

L'HISTOIRE NATURELLE :

L. Joubin et G. Prévost, *le Fond de la mer* (Hachette, 208 pages, 16 planches photographiques). Nous pénétrons ici dans le monde mystérieux des êtres qui peuplent l'océan à toutes les profondeurs, dans cette faune abyssale où vivent des poissons qui n'ont jamais vu la lumière du jour, et dont les organes tactiles et auditifs ont une sensibilité qui supplée à la déficience visuelle. Certains sont doués d'une voracité qui leur fait avaler, grâce à l'élasticité de la poche stomacale, des proies trois fois plus grosses qu'eux !

On admirera, en passant, l'utilisation par les mollusques du calcaire dissous dans l'eau de mer : la coquille de certains bivalves arrive à peser jusqu'à 100 kilos ; nous en avons deux spécimens dans les tridacnes qui servent de bénitiers à l'église Saint-Sulpice et qui furent donnés, dit-on, par la République de Venise à François Ier.

Les animaux marins se divisent en deux catégories : les mangeurs et les mangés ; les premiers finissant toujours par passer dans la catégorie des seconds.

Un chapitre pittoresque est consacré aux « croque-morts » de l'océan, qui assurent l'hygiène du littoral marin en « nettoyant » les cadavres et les détritus organiques ; pluie alimentaire de toute provenance guettée au passage par une foule grouillante d'affamés qui va du minuscule copépode aux gigantesques requins.

Vanité de ce monde marin : les belles crevettes roses se prennent dans des casiers amorcés avec des têtes de sardines pourries et les perles huîtrières sont des embryons de vers solitaires calcifiés !

On trouve encore dans ce livre d'instructives et captivantes données sur les migrations et les métamorphoses des hôtes de la mer, la pêche, l'élevage des huîtres et les industries marines.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

LA QUERELLE DU PRIX DE ROME

Elle éclate alors que chacun se félicite de deux innovations d'importance : la première qui adjoint aux musiciens académiques un jury extérieur, la seconde qui fait appel, pour l'exécution des œuvres, non plus à la « réduction » au piano, mais à l'orchestre réel. Ce sont là notoires améliorations que la logique approuve. Ne s'agit-il pas, en effet — mis à part le tempérament musical — d'un « brevet de technique » décerné à ces jeunes lauréats dont l'avenir nous dira si le génie en fleur a donné les fruits promis? et pour l'obtention dudit brevet ne faut-il pas qu'un jury de « techniciens », précisément, puisse apprécier les qualités d'écriture d'orchestre et d'instrumentation des candidats ? Donc tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, et l'on se réjouirait sans nuage de la séance donnée en l'exquise salle de l'ancien Conservatoire, où M. Charles Chaynes a reçu le premier Grand Prix de Rome en récompense de ses incontestables mérites, s'il ne s'était produit quelque remous... Le moindre peut-être touche au froissement ressenti par certains membres d'autres sections de l'auguste assemblée, supplantés dans leur prérogative habituelle par d'autres appelés et non élus. Gageons que le temps et l'habitude apaiseront ces blessures légères. Le plus sérieux incident concerne la question d'argent. Car l'emploi d'une salle de concert et la mobilisation d'un orchestre — encore que la Garde Républicaine ait accepté l'imputation au tableau mensuel des services dus, sans dédommagement supplémentaire — provoquent tout un train de dépenses inaccoutumées, sinon imprévues, dont le matériel (autrement dit les copies de partitions) constitue l'essentiel et dont nul ne consent à assumer la charge. Qui va payer la note d'un million ? L'Académie ne le peut, le ministère ne le veut. O Gautier, aviez-vous raison, la musique est-elle bien le plus coûteux des bruits ? Du jour où le compositeur, dans la solitude de sa chambre, a terminé sa partition sans savoir quel destin l'attend, de ce jour-là commence peut-être la merveilleuse aventure. Et si nous essayons de compter ce qu'une symphonie de Beethoven a rapporté au monde, nous n'en viendrons pas à bout. Allons, messieurs, faites confiance aux jeunes compositeurs et mettez-vous d'accord pour payer la note. Car la musique est un capital à intérêts infinis.

L. MAURICE-AMOUR.

LE SÉNATEUR ET LES INDIENS

Le calumet de la paix n'est pas relégué au magasin des accessoires: Il demeure en certaines occasions une marque d'estime. C'est ainsi que le sénateur Robert Taft, qui venait de prononcer devant ses amis politiques républicains un important discours où il préconisait l'accroissement des armements, fut invité par les Indiens de la tribu des Accomack à fumer la longue pipe, symbole d'amitié. Et le sénateur ne se déroba pas, comme on voit, à cette courtoise invitation.

HEUREUSE INNOVATION

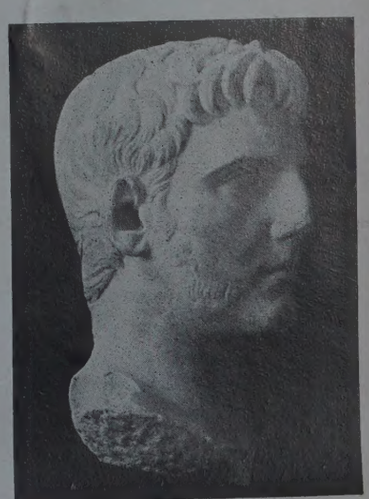
Sur l'initiative de M. Pérony, préfet d'Indre-et-Loire, et avec le concours du Conseil général et du comité départemental du tourisme, des circuits ont été organisés au départ de Tours qui permettent la visite nocturne des châteaux historiques de la Loire, brillamment illuminés. Cette innovation a obtenu le plus grand succès et nombre de visiteurs étrangers ont tenu à manifester leur admiration pour le spectacle qui leur était offert.

UNE FÊTE DES OISEAUX

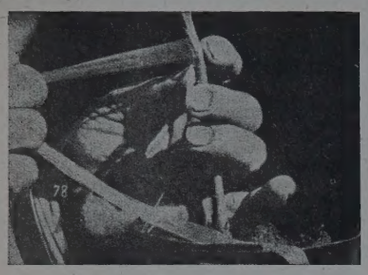
Au célèbre parc zoologique de Clères, près de Rouen, diverses personnalités du monde scientifique ont assisté à une fête qui s'accompagnait de causeries et de projections de films et qui avait pour but de faire mieux connaître les services rendus par les oiseaux, dont une protection efficace est nécessaire à l'agriculture.

UNE DÉCOUVERTE SENSATIONNELLE A ARLES

Depuis une quinzaine d'années on travaille au déblaiement des cryptoportiques d'Arles, ces immenses galeries souterraines, d'un aspect fort imposant, qui s'étendent sous l'ancien forum. C'est en participant aux fouilles que M. Jacques Latour, conservateur des musées d'Arles, a mis au jour un magnifique morceau de sculpture que l'on peut identifier pour une tête d'Auguste jeune portant un fin collier de barbe. Par ses qualités plastiques d'une grande autorité aussi bien que par son expression à la fois impérieuse et tendre, c'est une des pièces les plus intéressantes de cette époque.



PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



On signale l'apparition du « stylo-brosse » (à dents), qui est un raffinement destiné aux amateurs du système D.

Toutefois l'usage de cet appareil ne paraît pas devoir se généraliser.

A signaler également parmi les nouveautés :

Un minuscule appareil s'adaptant aux brûleurs des réchauds et cuisinières à gaz.

Par réaction chimique il enflamme le gaz dès sa sortie du brûleur, ce qui permet ainsi un allumage rigoureusement automatique.

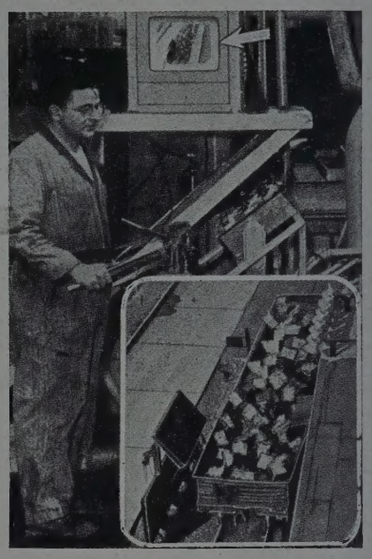
Piscine démontable

On livre aux Etats-Unis des piscines « standard » pour petites propriétés.

Leurs dimensions sont de 4 m. 50 de largeur sur 9 mètres de longueur, en acier inoxydable.

Composé d'éléments préfabriqués, l'ensemble est monté sur place sans aucune soudure.

Rigoureusement étanches, ces piscines présentent en outre l'avantage d'être agrandissables à volonté par l'adjonction d'éléments nouveaux.



Les matières plastiques au service de l'agriculture

Ce ruban de matière plastique permet d'effectuer proprement les indispensables greffes. Il sert également à consolider les tiges cassées, sauvant ainsi une partie de la récolte.

L'utile et l'agréable

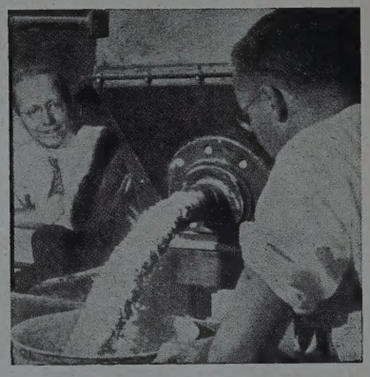
Un nouveau porte-billets de sûreté est, en fait, une ceinture double, munie de fentes par lesquelles peut être introduit un billet de 1.000 francs... plié en huit !

Cafetière « up to date »

Le « dernier cri » outre-Atlantique en matière de cafetière automatique. Empli d'eau et de poudre de café, l'appareil fonctionne de trois façons différentes selon que l'on désire une infusion *forte, moyenne* ou *douce*. Une fois passé, le café est maintenu à une température convenable jusqu'au moment de servir.

Farine liquide

Pour faciliter le transport et les manipulations des farines, les techniciens américains ont mis au point un procédé simple. De l'air comprimé est envoyé à travers un filtre dans le silo, et le mélange ainsi formé devient un fluide qui « coule » comme de l'eau, supprimant ainsi toute poussière.



Télévision industrielle

La télévision prend place dans la grande industrie. Une firme américaine a conçu cette ingénieuse installation grâce à laquelle une seule personne peut assurer le chargement d'un train entier de marchandises. Au moyen de commandes électro-mécaniques, l'opérateur effectue à distance trois manœuvres : compression des déchets de métal à leur sortie de l'atelier, transport vers les wagons et avance de ces derniers au fur et à mesure du remplissage. Une camera de télévision placée sur le toit de l'usine suit ces diverses opérations et en transmet les images sur l'écran dont on voit ici un gros plan.

LE ZOO DE LONDRES PERD UN ÉLÉPHANT

Les petits Londoniens qui fréquentent le zoo vont être privés d'un de leurs favoris, l'éléphant Radjah. Ce superbe animal, d'un poids de 2 tonnes, avait eu ces temps derniers de trop nombreux accès de fureur. Récemment encore il mit à mal son gardien, que l'on dut transporter à l'hôpital avec deux côtes cassées. Il fallut se résigner à abattre ce pensionnaire trop turbulent.

LES VIEUX SERVITEURS RÉCOMPENSÉS

Les vieux serviteurs ont été mis à l'honneur par une cérémonie qui s'est déroulée récemment à la Sorbonne. A cette occasion, 2.600 récompenses leur ont été distribuées, et leur doyenne, M^me^ Clémence Guyon, a reçu, outre la médaille des vieux serviteurs, un vase de Sèvres. M^me^ Guyon, qui est âgée de quatre-vingt-quatre ans, est depuis soixante-cinq ans au service de la même famille. Mais sa plus belle récompense fut peut-être l'affectueux baiser que lui donna son petit-fils.

QUELLE CHALEUR

Parmi les pensionnaires du zoo de Vincennes il en est qui prennent allégrement leur parti de la chaleur, par exemple ce rhinocéros qui s'ébat dans l'eau.

NOUVELLES RELIGIEUSES

S. Em. le cardinal Adam Sapieha, prince archevêque de Cracovie, vient de mourir dans cette ville d'une crise cardiaque à l'âge de soixante-quatorze ans. Ses obsèques ont été célébrées au milieu d'un grand concours de fidèles malgré le silence ordonné sur sa mort par les autorités polonaises.

On se rappelle qu'en 1947 des manuscrits de la Bible avaient été découverts dans une grotte voisine de la mer Morte. Une vive controverse s'était élevée à leur sujet, car d'aucuns estimaient qu'il s'agissait de manuscrits antérieurs à la naissance de N. S. Jésus-Christ. Or un savant israélien, le docteur Dodkine, après examen approfondi des documents, vient d'affirmer qu'ils ne remonteraient qu'au moyen âge.

Mère Agnès de Jésus, sœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, est morte dans sa quatre-vingt-dixième année au carmel de Lisieux dont elle était prieure. Il ne subsiste de la famille de la sainte qu'une autre de ses sœurs, également religieuse.

Vingt-cinq mille pèlerins venus des principaux pays européens ont participé au pèlerinage international de *Pax Christi* auquel assistaient vingt-quatre archevêques et évêques. Anglais, Allemands, Hollandais étaient venus nombreux.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La rubrique « Pages célèbres et pages oubliées » permet de constater que l'œuvre de maints compositeurs, tenue à l'écart de la vie artistique, mérite pourtant de rester présente dans la mémoire et le cœur des hommes. C'est le cas de la production de Paul Lacôme. Il eut son heure de gloire, trop éphémère; ses pièces de théâtre doivent vivre. Des artistes de premier plan s'y attachent maintenant, et l'on a pu goûter ainsi tout le charme de ses partitions majeures, la fraîcheur des accents qu'il emploie, l'élégance de son écriture, l'esprit qui règne dans les nombreuses partitions qu'il a laissées à la postérité. Qui se souvient actuellement qu'*Estudiantina,* morceau délicieusement dynamique, est sorti de sa plume ? Plusieurs opérettes de sa composition devraient être montées ailleurs que sur l'invisible scène des ondes. Il est vraisemblable que le joyeux répertoire lyrique français va prochainement bénéficier d'une renaissance largement méritée. En effet, depuis quelques années seulement, des élèves du Conservatoire national récoltent des lauriers dans le domaine de la musique légère. Ils auront à cœur d'utiliser leurs dons, dans l'avenir, en ressuscitant d'excellentes opérettes. Un échantillonnage fort bien conditionné a largement démontré la valeur de Paul Lacôme, dont l'inspiration jaillissante a peut-être souffert du voisinage d'Offenbach, son aîné d'une vingtaine d'années... Des interprètes de qualité ont chanté devant le microphone quelques passages de : *Madame Boniface, Jeanne, Jeannette et Jeanneton.* Les voix fraîches de Lina Dachary, Germaine Chellet, Claudine Collard, graves de Bernard Demigny et Jean-Christophe Benoît tintaient délicieusement. Janine Collard apportait aussi l'appoint de son talent à cette soirée. L'ensemble symphonique de la Radiodiffusion française était brillamment conduit par Edouard Bervily.

Cendrine de Porthal estime que : « La musique témoigne pour l'histoire » et analyse dans sa rubrique les influences qui ont incité les musiciens à composer dans tel style plutôt que dans tel autre, suivant les événements guerriers qui se déroulaient à leur époque. La question est d'ailleurs fort discutable. Ne relève-t-on pas de charmants lais et virelais soigneusement préparés par Guillaume de Machaut entre deux batailles, précisément pour se délasser de la brutalité des combats ?

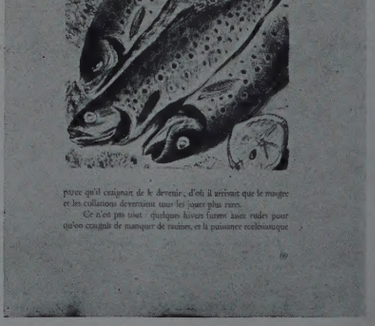
W.-L. LANDOWSKI.

POUR LES POLIOMYÉLITIQUES

Au château de l'Hermitage, à Coye-la-Forêt, centre de la Croix-Rouge pour les soins et la rééducation des enfants atteints de séquelles motrices de la poliomyélite, a été tourné récemment un film de court métrage destiné à montrer le fonctionnement de cette maison à laquelle notre collaborateur Roger Dardenne consacrait un article dans *France-Illustration* du 16 septembre 1950. On verra dans ce film les applications sur les petits malades d'un nouvel et coûteux appareil, l'hydromasseur, rarement utilisé encore en France. Le bac à hydromassage offert par l'U. N. I. C. E. F. permet la rééducation dans certains cas bien choisis, soit dans les périodes post-critiques, soit dans les périodes post-opératoires.

LE GOUT ILLUSTRÉ

André Jacquemin a orné de 118 pointes sèches originales la célèbre *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, que Pierre Bouchet a composée dans un beau garamond. Les illustrations ont été exposées avant parution.



VOUS POUVEZ PASSER

VOS VACANCES GRATUITEMENT

EN PARTICIPANT AU

GRAND CONCOURS

DE

PHOTOGRAPHIES

DE

France ILLUSTRATION

CHAQUE SEMAINE

UN PRIX

DE

10.000 FRANCS

SERA DÉCERNÉ

A LA MEILLEURE

PHOTOGRAPHIE

OU

AU MEILLEUR

REPORTAGE

PHOTOGRAPHIQUE

QUE NOUS AURONS REÇUS

★

ADRESSEZ VOS ENVOIS AU

Rédacteur en chef

« France-Illustration »

13, rue Saint-Georges

Paris-9e

N'OUBLIEZ PAS DE JOINDRE VOTRE PROPRE PHOTOGRAPHIE A L'ENVOI, CAR NOUS PUBLIERONS LA PHOTOGRAPHIE PRIMÉE ET CELLE DE SON AUTEUR.

LE BRIDGE (N° 92)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 78

le mort : ♠ D V 2 ♡ D 10 9 ◇ D 3 2 ♣ A R 3 2

entame : ♠ 9

NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R 4 ♡ A 8 5 4 3 2 ◇ A R ♣ 6 5

Les enchères :

Nord	Sud
1 ♣	2 ♡
3 ♡	4 S A (Blackwood)
5 ◇	5 S A (Blackwood)
6 ◇	6 S A

Ouest entame du ♠ 9, entame de protection dont le but évident est de ne rien compromettre, et de laquelle on ne peut rien déduire d'autre.

Comment Sud doit-il jouer : 1° si Ouest est faible ; 2° si Ouest est fort ?

Premier cas : Ouest est faible.

Ayant pris du ♠ as, Sud joue le ♡ 2 et, si Ouest met le ♡ 7 ou 6, Nord met le 9. Si Est le prend avec le valet, Nord joue ensuite ♡ D et fait l'impasse au roi.

L'idée est qu'Ouest ne peut pas avoir eu ♡ R 7 ou ♡ R 6 *au départ parce qu'un faible joueur aurait mis le roi sur le 2, dans la crainte de le perdre au cas où, ayant imprudemment joué le 6 ou le 7 sur le 2, Nord mettrait la dame.*

Le faible joueur voit le désavantage qu'il peut y avoir à jouer son petit ♡. Il ne soupçonne pas l'avantage qu'il peut y avoir à jouer ce petit ♡.

Quel sera le résultat de l'insidieuse tactique du demandeur ? Il sera incroyable, miraculeux. Sud ne pourra perdre son chelem que si Est a ♡ V sec (6,2 %).

Deuxième cas : Ouest est fort.

Une défense qui ne fait échouer le chelem que 6,2 fois sur 100 est une mauvaise défense, car Ouest peut faire mieux. Comment ? En bannissant la peur de perdre son roi et en jouant *toujours* son petit ♡ sur le 2, au premier tour de ♡, s'il a ♡ R 7 ou ♡ R 6. Courage ? Non. Calcul.

« Et si Nord met la dame et vous rit ensuite au nez », m'objectera-t-on ? Je le laisserai rire, car cette petite satisfaction d'amour-propre lui coûtera cher.

Nord n'est pas un devin. Il ne pourra pas se borner à mettre sa dame sur mon 7 ou 6 *seulement quand j'aurai* R 7 *ou* R 6. Pour prendre mon roi dans ces deux cas, il devra mettre sa dame chaque fois qu'en Ouest je jouerai le 6 ou le 7. Que de joueurs, quand ils jugent une tactique, oublient cette vérité de La Palice !

Mais c'est là une des pires tactiques pour Nord, car en jouant ainsi il perdra le chelem 23,4 fois sur 100 (si Ouest a R V 7 6, V 7 6, 7 sec ou 6 sec), s'il ne fait pas l'impasse au valet après qu'Est a pris la dame ; ou 24,6 fois sur 100 (si Ouest a R V 7 6, V 7 6, ou V x) s'il fait cette impasse au valet.

Ouest peut donc sans crainte toujours jouer son petit ♡ sur le 2, au premier tour de ♡, s'il a ♡ R 7 ou ♡ R 6 *et c'est ainsi qu'un bon joueur en Ouest doit jouer.*

Contre un tel joueur en Ouest, quelle sera la meilleure tactique de Sud ? Ce sera ♠ as, puis ♡ 2 et, si Ouest met ♡ 7 ou ♡ 6, Nord jouera le 9. Si Est prend le 9 avec le valet, Nord reprendra ensuite la main pour jouer la ♡ D.

Mais il ne jouera pas cette dame dans l'intention de faire l'impasse au roi. Qu'Est mette le roi, le 6 ou le 7 sur cette dame, Sud *jouera* toujours l'as.

C'est la meilleure tactique, et elle ne perdra le chelem que 18,7 *fois sur* 100 (si Est a ♡ V sec, ou ♡ R V x).

Et pourquoi la dame n'est-elle plus jouée ici pour faire l'impasse, contrairement au premier cas ? Parce qu'un Ouest fort, qui a joué le 6 ou le 7 sur le 2, peut aussi bien avoir un singleton qu'un doubleton R 7 ou R 6, et que le doubleton est plus probable à priori (rapport de 12 à 11). En faisant l'impasse au roi — ce qui arriverait si Sud se méprenait sur Ouest et le jugeait faible alors qu'il est fort — Sud perdrait le chelem 19,8 fois sur 100 (si Ouest a ♡ V sec ou ♡ R x).

Et pourquoi, puisqu'on mettra toujours l'as sur la dame, se donner la peine d'aller au mort pour jouer la dame et ne pas attaquer plus simplement de l'as ? Parce qu'Est peut être tenté de mettre son roi sur la dame avec R V x, faute qui sauverait le chelem. Un bon joueur ne couvrira pas. Mais que perd Sud à essayer ?

Jouer l'as d'abord puis 2 vers D 10, tactique généralement préconisée, serait moins bon puisqu'on perdrait le chelem 22 fois sur 100 (si Ouest ou Est a chicane, si Est a R. V x).

Faire l'impasse au premier tour de ♡, avec départ de la D ou du 10, avec l'intention de la renouveler si elle rate ou réussit, serait encore moins bon. On perdrait le chelem 24 fois sur 100 (si Ouest a R V 7 6 , R V x ou R V secs).

ÉTUDE N° 79

le mort : ♠ 8 2 ♡ A V 9 7 6 ◇ R D 9 6 ♣ 5 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ R 4 ♡ R 10 8 5 4 ◇ A 8 7 2 ♣ A 7

Sud joue 4 ♡. Ouest entame ♠ D qu'Est prend de l'as. Est renvoie ♣ D que Sud prend de l'as. Sud joue ♡ R et Ouest a chicane à ♡. Comment continuer ?

André Chéron.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Pierre Gentil : *Remous du Mékong* (Charles-Lavauzelle et Cie).

Voici le témoignage d'un observateur qui, arrivé au Laos peu après la passation des pouvoirs, chinois et britanniques, à l'amiral Thierry d'Argenlieu, est demeuré trois ans dans le pays. Ce témoignage est direct et loyal. M. Pierre Gentil, administrateur des colonies, conseiller des gouverneurs de province, a vu le peuple laotien s'essayer sous l'égide de la France à l'exercice du pouvoir. Il a vu aussi comment l'œuvre française en Indochine est menacée de diverses manières, et il a décrit avec émotion l'héroïque sacrifice des soldats français grâce auquel peut se continuer l'action civilisatrice de notre pays. M. le sénateur Marc Rucart a préfacé ce livre, qui est accompagné de soixante-quatre photographies et de neuf cartes.

Il n'est que juste de signaler la contribution qu'y a apportée la femme de l'auteur, Mme Marie-Louis Gentil, dont les notations sur l'état d'esprit et les réactions des femmes laotiennes sont pleines d'intelligente sensibilité.

PORCS 3.000 fr. pièce, venir choisir. Agneaux, veaux, vente à crédit. Ecrire : Porcherie FARM, MONTESSON, S.-et-O.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT

entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Propriété 20 km. Paris-Sud

AGRÉMENT ET RAPPORT

18.000 mètres carrés

S'adr. Me LEPETIT, not. à Provins (S.-&-M.).

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire. Georges Oudard Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54 Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19 Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE